

2018

JULIEN GREEN :
À LA JOINTURE DU CORPS ET DE L'ÂME

Gilles Meilleur

*Car la parole de Dieu est vivante et efficace,
plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants,
pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelles;
elle juge les sentiments et les pensées du cœur.*

Hébreux 4 : 12

*C'est l'âme qui essaie de raconter son histoire
et qui n'y parvient pas...*

Julien Green, *Journal*, 28 août 1975

INTRODUCTION

J'ai lu l'exergue sur le site Claude Gagnon du «séminaire sur l'âme», et cela m'a donné l'idée de choisir Julien Green pour cette conférence. Sans doute aussi pour le plaisir de parler de mon auteur favori, et aussi parce que cet auteur exceptionnel a vécu presque un siècle et a excellé dans tous les genres : autobiographie, roman, journal, conte, théâtre, essais. Auteur qui a su garder son mystère, classique, porté aux nues, à qui tout a réussi, beaucoup lu, pour ses romans, surtout **Moira**, mais plus encore son fameux journal. J'entends dire que ses romans sont un peu décriés. Que l'auteur souffre d'une fixation sur la sexualité. Ce grand écrivain est pourtant très moderne par là. Pour ma part, je l'ai découvert au collège après qu'un professeur de latin m'ait donné le fameux journal en un volume qui couvre les années 1928 à 1958 paru chez Plon.

Green a influé sur beaucoup d'âmes. Tant de livres et d'études furent publiés sur son œuvre au 20^e siècle, et même après, qu'il est facile de deviner son rayonnement exceptionnel. Le critique Jacques Petit, par exemple, qui a participé à la publication de ses œuvres dans La Pléiade, Green l'appelait un fin limier pour son souci du détail. Mais il a préféré Peter Hoy pour ses quatre livres, dont **The accessible Past** paru à Londres en 1968. Où l'accès à la mémoire est le véritable phénomène. La jointure entre le corps et l'âme fait l'objet de travaux de Mélanie Klein, aussi reconnus par Green, et sur lesquels nous reviendrons en seconde partie.

Pour les dix ans de sa mort, en 2008, un déchaînement de blogues a envahi l'internet. Certains boutonnés de fautes d'orthographe, à la différence des livres de Green aux lignes comme des cheveux bien lissés. Green s'attendait à un purgatoire après sa mort en 1998, mais il a une progéniture spirituelle. On en fait maintenant une lecture commune aux échos multiples. Green répandu et communiqué. C'est amusant. Parfois mordant :

Green, j'ai eu un livre de lui dont je me suis débarrassé tellement il me glaçait. L'histoire d'une petite fille, que toutes sortes de

prédateurs approchent pour en mourir. Qui peut me redonner non le livre mais le titre
(Jean Dupont, 22 mai 2007).

Réponse d'un autre :

JD, le livre dont vous parlez est «Le Mauvais lieu». L'un des meilleurs, mais pour commencer «Moïra», c'est mieux
(Stencil, 23 mai 2007).

Pour le 10e anniversaire de sa mort, ces blogues, la biographie de Nicolas Fayet parue en 2003, plus les événements annuels de la Société internationale d'études greeniennes. On ne se contente pas de lire Julien Green, on veut percer son secret, savoir comment il a pu écrire des romans aussi «sautés», disons aussi étranges, et comment il a pu exister autrement qu'en écrivain spiritualiste et atypique.

J'ai cherché ce que j'ai aimé chez Julien Green, ce qui m'a fait lire tous ses livres plusieurs fois, ce qui m'a nourri humainement et qui a fait de lui le grand frère que je n'ai pas eu, étant l'aîné chez moi. Ce qui me faisait, après avoir lu rétrospectivement ses romans écrits depuis 1923, attendre la parution en 1961, de **Chaque homme dans sa nuit**, en 1971 de **L'autre**. Puis de son autobiographie en 4 volumes, de son théâtre, et bien sûr, de chaque tranche de son journal qui paraissait tous les 4 ans, comme reviennent les années bissextiles.

Cette approche du Julien Green par ses œuvres ne veut pas se limiter à un topo général sur un écrivain français. Ce qui permet de diviser notre propos en évitant la surcharge de la matière et de considérer Green en lui-même, comme le suggère la petite collection Microcosme, chez Seuil, **Julien Green par lui-même**, biographie que nous devons à son ami Robert de Saint Jean (deux éditions, 1967 et 1990). Green se définissait comme un «rebelle», et c'est ainsi que nous le présentons.

Nous proposons une approche en deux parties : une première partie centrée sur l'homme, l'écrivain et le mystique, puis sur l'œuvre ; parmi ces dernières, nous tenterons de couvrir le plus de champ possible, mais l'œuvre est vaste et remplit 8 volumes de la Pléiade sans être complète pour autant ; une seconde partie explore la jointure entre le corps et l'âme sous différents angles qui sont bien greeniens, et qui, nous l'espérons, correspondront aux perceptions de la plupart de ses lecteurs.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME, L'ÉCRIVAIN ET LE MYSTIQUE

Biographie

Né à Paris le 6 septembre 1900 de parents américains, Edward Green, de confession presbytérienne et Mary Hartridge, de confession épiscopaliennne, tous deux nés sudistes, lui à Manassas, en Virginie, elle à Savannah en Géorgie, mariés à Savannah en 1880, ils ont trois filles et un garçon ; installés en France en 1893, suite à des revers de fortune, ils mettent au monde deux filles et le cadet, Julien. Ce qui explique le devenir d'écrivain américain d'expression française du cadet Julien. Celui-ci reviendra souvent sur son enfance heureuse à Paris.

La mère lit la Bible à son enfant Julien assis sur ses genoux. Le père, venu en France pour faire des affaires, après quelques succès fera faillite. Julien Green connaîtra la même expérience en perdant en 1929 tous les investissements issus de la vente de ses premiers livres. Enfant, sa mère le menace de lui couper le pénis qu'il touche de sa main, ce qui causera un traumatisme. À 6 ou 8 ans, la découverte du tableau de Lecomte de Noüy *Les Porteurs de mauvaises nouvelles*, où il y a des nus d'hommes, feront des ravages dans son âme. Il faut noter sa conversion au catholicisme à 16 ans et son désir de vie monastique,

après la lecture du livre du cardinal Gibbons *La foi de nos Pères*. Baptisé, il apprend que son père s'est aussi converti au catholicisme, mais nous y reviendrons.

À 19 ans, Julien perd son idéal monastique. Son père l'envoie à l'Université de Virginie où il réside chez Miss Page, descendante de Pocahontas, qui tient pension, et d'où sortira *Moïra*. Il découvre Edgard-Allan Poe, qui fut étudiant à la même université. Il écrit sa première œuvre publiée : *Apprentice Psychiatrist – L'apprenti-psychiatre*. Il fait la connaissance de Mark, un amour de jeunesse, son «Ange», qui le mettra sur la voie de l'amour platonique. À son retour en France à 23 ans, il rencontre Jacques Maritain qui fait publier par le Roseau d'or le *Pamphlet contre les catholiques de France*. Il se veut peintre. Poussé par son père, il visite Gertrude Stein, collectionneuse de toiles modernes, écrivaine appartenant au Surréalisme. Devant la toile de Matisse, *Madame Matisse*, il renonce à la peinture. Il fait la connaissance d'André Gide et de François Mauriac. La première publication de son journal date de 1928. Peu avant sa mort, paraîtront son Journal à 19 ans et quelques œuvres de jeunesse.

Ce qui frappe d'abord, c'est la pluralité et la diversité de son œuvre: journal, romans, théâtre, essais, articles, œuvres philosophiques. On n'a pas assez lu ses essais collectionnés dans *Le langage et son double*, son discours de réception à l'Académie française *Qui sommes-nous ?*, ses œuvres religieuses sur le Père Surin, François d'Assise, saint Ignace de Loyola, son *Ce qu'il faut d'amour à l'homme*, exposé de sa foi, sa Correspondance avec Maritain, ses contes, ses livres en anglais, *Memories of happy days*, *Memories of Evil days*, ses traductions des poésies de Charles Péguy.

Il est un des plus grands auteurs du 20^e siècle. Son journal, même aujourd'hui, ne reste pas longtemps dans les rayons des librairies d'occasions, ni ses romans d'ailleurs. Premier de la Pléiade à être publié de son vivant, et premier étranger à entrer dans la collection prestigieuse. Le président Pompidou lui a offert la nationalité française à cette occasion mais Green a décliné l'offre. Entre à l'Académie française en 1972.

Auteur à succès dès 23 ans, bien de sa personne, comme on dit, d'apparence costarde, il fréquente les salons comme celui d'Anne de Noailles, devenu assez riche pour aller manger chez Maxime, mais il perdra presque toute sa fortune dans la Grande Dépression de 1929 ; pour se refaire assez vite, à en juger par le succès de ses œuvres suivantes; polyvalent, excellent dans tous les domaines : j'ai lu tous les discours à l'Académie française depuis la fondation et celui de Green me paraît le meilleur, excusez le parti-pris !

On pense qu'il a vécu isolé du monde, tout dédié à son œuvre. C'est même ce

qui lui aurait fait perdre le prix Nobel, car on l'accusait de s'isoler dans sa tour parce qu'il ne se mêlait pas de politique. Mais il était très sensible à ce qui se passait autour de son appartement de la rue de Varennes dans les 7^e arr. de Paris. Il relate dans son journal la mort d'un voisin tenant un petit atelier dans un sous-sol, tué par les émanations des pots d'échappement des autos qui passaient dans sa rue.

Le courage de l'écrivain, Green nous en donne la preuve dans ses refus répétés d'éviction de son logement de la rue de Varenne. Il y a eu d'abord les ordres de vider les lieux de la propriétaire pressée de vendre l'édifice de la rue de Varenne pour démolition, ensuite les refus de la France de son inhumation dans une chapelle, vécus comme un rejet : ils dramatisent ultimement ce choix d'une patrie culturelle. Il y a quelque chose d'analogue avec les réfugiés chassés de leur pays d'origine et qui font face au défi de leur intégration dans une nouvelle patrie.

Écourtons cette biographie et soulignons sa quête spirituelle que la première conversion à 16 ans a accéléré. Il fut tenté par le bouddhisme, il écrira *Varouna* (1940). Peu savent qu'il a étudié l'hébreu avec un rabbin dès son âge mûr, scandalisé par la pauvreté des traductions en français particulièrement. Son fameux *Frère François* (1983), rappelle le nom qu'il signe sur son acte d'abjuration de la foi anglicane, en 1916, Julien François.

Ajoutons qu'il est un auteur extrêmement choyé, récipiendaire de prix en France, en Italie et aux États-Unis. Devenu membre de l'Académie française en 1972, ses œuvres complètes ont paru en 8 volumes dans la Pléiade, et pour la première fois par un auteur encore vivant. Parmi ses sœurs, Anne fut écrivaine et a collaboré à l'édition critique des œuvres de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle vivra avec lui rue de Varenne. Après sa mort, lui vivra avec son fils adoptif Jean-Éric Green qui fut aussi écrivain.

L'âme greenienne

Le début de sa carrière d'écrivain nous met sur la piste de son difficile apprivoisement de la complexité humaine. Son Journal à 19 ans, paru à la fin de sa vie comme une clé en main, une fois la maison terminée, décrit la matière dont il est fait, qui lui fait conclure : «Mon malheur est de n'être pas un» ! (Journal, 17 déc. 1919) :

Quelle manie ai-je donc de m'examiner avec une curiosité jamais lasse, une curiosité croissante ? Des jours entiers se passent et je ne vois personne, ou si l'on vient me voir, je réponds d'une façon distraite et obscure aux questions les plus banales, ou plutôt

quelqu'un répond pour moi, un quelqu'un mystérieux qui articule des phrases dont j'ai à peine conscience, cependant que moi, le vrai moi se perd en méditations fugaces. Qui suis-je donc ? Et pourquoi ne suis-je pas plutôt allemand ou rajpoute ? Parce qu'il faut des Français ou des Américains ! Mais comment la sélection se fait-elle parmi les âmes en vacance ? Pourquoi telle âme est-elle destinée à s'incarner au bord de la Weser plutôt qu'en Perse ou en Champagne ? Je n'ai rien fait pour naître en France ; ma volonté est donc absente de ce qui fait le point de départ de toute ma vie. Et pourquoi suis-je déchiré , sans qu'il y aille de ma faute, entre deux esprits, à savoir l'esprit latin et foncièrement catholique, et l'esprit anglo-saxon avec tout ce qu'il comporte de mélancolie chronique et d'aspirations trop vagues pour être réalisées ? Mon malheur est de n'être pas un. Ne pouvant être quelque chose, j'ai fini par détester tout. Je vis comme un lunatique, triste, amant passionné de la solitude et de l'ombre.

La personne de Green

Dès le roman *Mont-Cinère* (1926), les Français se surprennent d'un écrivain américain qui écrit en français, par dessus le marché un livre inquiétant que Bernanos admire et que Edmond Jaloux publicise en associant Green aux trois Brontë et en le nommant «le quatrième Brontë». (1) La quête spirituelle, trame de son journal, contraste avec ce qu'on réussit à savoir de sa vie réelle. Poète, dessinateur, écrivain farouche, difficile à apprivoiser, il paraît envieux de son propre talent d'écrivain. Si mesuré et classique dans sa vie extérieure, il loge avec son fils adoptif, Jean-Éric Green. Étrange décision. La propriétaire voulait l'éviction précisément parce qu'elle ne croyait pas en leur relation père-fils. Si vous lisez les blogues après la mort de Julien Green, vous humerez le parfum de scandale. Le mystère s'épaissit quand on apprend la mort en grand secret de Julien Green deux semaines après son inhumation en Autriche. En 2015, ce sera celle de son fils adoptif Jean-Éric Green, inhumé aux côtés de l'écrivain, mais qui nous laissera un récit à la fois consolant sur les derniers jours sur terre de son père, et tout aussi révélateur de leur morgue à tous deux envers la France, intitulé *Last days*, en souvenir d'un livre en anglais de Julien Green, *Memories of Happy Days* (1942). (2)

Permettons-nous un petit aparté sur Éric Jourdan (de son vrai nom, Jean Roger Éric Gaytérou). Né à Paris le 29 mai 1930 et mort à Paris le 7 février 2015 (à 84 ans), **Jean-Éric Green**, depuis son adoption à l'âge adulte par Julien Green, est un écrivain français. Éric Jourdan est l'auteur, en 1955, du roman *Les Mauvais Anges* qui connaît la frappe de la censure en raison de son thème de l'amour charnel entre deux garçons adolescents. Il fut deux fois interdit en

France en l'espace de vingt-neuf ans, ce qui n'empêcha pas des éditions de luxe et notamment sa première traduction anglaise sous le titre **Two** par Richard Howard.

Cet auteur francophone a changé plusieurs fois d'identité et a écrit sous plusieurs pseudonymes qu'il n'a jamais révélés. Il a également beaucoup collaboré à l'œuvre de Julien Green, sous les noms de Didier Mesnil et Giovanni Lucera.

Il a été inhumé, à côté de son père adoptif, dans la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Egid de Klagenfurt, en Autriche, le jeudi 19 février 2015. Le 27 février, une messe a été célébrée à son intention en l'église Saint-Roch de Paris.

Cet auteur aux odeurs méphitiques, Green l'a adopté et fait entrer chez lui. Comme s'il représentait une part de lui-même qu'il refuse de développer, mais qui devait l'être par procuration. Car Green ne moralise pas, il ne se donne pas en exemple ; il vit son récit et récite sa vie. Il ne se laisse attraper ou traper par rien, d'où l'impression qu'il donne de se retenir sans cesse, et de se répandre en divers genres, journal, romans, théâtre, sous l'impulsion de Louis Jouvét. Mais toujours avec le même style, la même langue qui est lui-même et sa patrie.

Le converti Julien (François) Green

Né dans l'anglicanisme, il débute, si on peut dire, sa démarche à 15 ans par sa lecture d'un livre du cardinal Gibbons, *La foi de nos Pères*.

Alors que je mourrais de soif, une eau fraîche m'était versée d'une source intarissable. (3)

Il confie à son père son désir de devenir catholique et il raconte comment son père lui fit une révélation stupéfiante :

Je suis moi-même catholique depuis le 15 août dernier, me dit-il. À Paris, je te ferai connaître un religieux qui se chargera de ton instruction. (4)

Ce fut un jésuite, le Père Créte qui lui administra le baptême, après l'abjuration du protestantisme. Plus tard, Julien rencontrera Jacques Maritain avec lequel il entretiendra une correspondance qui fait l'objet d'un livre.

En 1924, le *Pamphlet contre les catholiques de France* paraît à son retour de Virginie. Green en a contre les catholiques qu'il regarde de son point de vue atavique protestant, et il en a contre lui-même et le catholique qu'il devient.

Ouvrage pascalien, constitué de «Pensées» comme celle-ci qui donne le la :

Ils ont leur catholicisme comme j'ai le mien. Le mien est étrange par ce qu'il a de monstrueux, le leur est encore plus étrange par ce qu'il a de commun. (5)

Il traverse une phase de «mégalomanie mystique», selon ses mots. Il veut devenir moine et vivre dans une cellule. Ce rêve marquera sa personnalité religieuse, car il écrira dans son journal le 30 juillet 1970 :

J'y entrai aussitôt et ne ressortis jamais... Qui ferma la porte de la cellule, un ange ou un démon ?

L'apaisement se fera sentir en 1960 et en témoignera sa production littéraire à partir de **Chaque homme dans sa nuit** (1960). À cet âge de 60 ans, puisqu'il suit le siècle, il rédige ses volumes d'autobiographie, relecture plus sereine de son parcours de vie qui restitue, son non moindre mérite, l'atmosphère début de siècle. **Partir avant le jour** (1963) a tout l'élan de la plus belle littérature mystique. Mais inutile de dire que Julien Green restera un inquiet de son salut individuel, comme peu de gens le sont. Surtout dans un monde qu'il exècre et qui lui fera dire en lui-même:

L'uniformisation du monde est en route. C'est un siècle d'ennui qui s'avance... Les individus seront exclus, il faudra le label : Je ressemble. Mais voyons la vie en beau, s'il vous plaît, Julien !
(6)

Ce qui le fait le plus aimer et qui contribue à sa grandeur, selon moi, c'est l'écrivain et le mystique.

L'écrivain du double

Green a publié **Suite anglaise** en 1927, suite d'écrivains qui l'ont marqué, comme Nathaniel Hawthorne et Charlotte Brontë. Nous pouvons y trouver l'explication de l'opacité de ses romans. Son arbre généalogique, comme il y en a pour l'origine de l'homme, remonterait à Honoré de Balzac, aux scènes de la vie de province, et, par la branche Hawthorne, à la **Lettre écarlate**. Mais il a tant raconté son passé, inventorié ses auteurs favoris, qu'il est devenu un auteur multiculturel, traduit en italien, allemand, espagnol, sans compter ses propres livres en anglais, qui bien sûr, en font un auteur universellement reconnu.

Tous ses livres, on ne le lirait et relirait que pour l'excellence de l'écriture, en anglais comme en français. Nous aurions un bel exemple d'écriture dès les

premières pages de *L'Autre*, véritable morceau d'anthologie.

On peut revenir à son livre sur la traduction, *Le langage et son double* (1987), où la langue devient un phénomène d'étude des moins ennuyeux et des plus mystérieux. Il y a un style greenien halluciné mais très balancé avec des phrases de 3 lignes qui se succèdent et la même scansion à l'aide de virgules toutes à la même place. Bien sûr, son phrasé varie et s'éloigne du langage conventionnel. L'important est qu'il mette à distance le langage parlé et se rapproche ainsi de la grammaire. C'est-à-dire qu'il élargisse l'éventail des mots et exploite plus amplement les possibilités de la langue française, avec son exigence du mot juste, ses passés simples et ses subjonctifs. Non sans exercer une souveraine maîtrise sur tout l'ensemble.

Le français paraît chez lui une langue apprise. Il est de fait que ce n'est pas sa langue maternelle. Il parlait le français comme tout français et mal sa langue maternelle, d'où un paradoxe qu'il développe ainsi:

Le mot français était pour moi la seule désignation possible de ce que nous voyons autour de nous, comme de tout ce qui se passe à l'intérieur de notre cerveau...Ce qui me troublait profondément, c'était que ma mère me parlât anglais et j'eus toutes les peines du monde à bien parler cette langue...on voulait, en quelque sorte, dédoubler l'univers qui, pour moi, était un univers français. (7)

Il se compare alors aux autres apprenants de la langue parmi les grands écrivains en français de l'étranger, nommons Milan Kundera et Andreï Makine. Ces dernières années, le Goncourt a couronné Tahar Ben Jelloun, Amin Maalouf, Andreï Makine, Jonathan Littell et Atiq Rahimi ! De sorte que leurs œuvres apparaissent comme de monuments de perfection qui en imposent absolument, et qui plaisent aux académies comme aux jurys des prix de littérature. Green, converti au catholicisme, a quitté la foi anglicane de sa mère. Il a fait le même choix que son père avait fait en secret peu de temps avant lui. Ainsi, Julien Green a appris la foi catholique comme il a appris la langue française, et on peut penser qu'il a abordé l'une et l'autre avec la ferveur d'un converti.

Enfin, son œuvre si fantasque peut bien être une propédeutique à la vie de l'esprit, et, pour la portion religieuse, la vie dans l'Esprit. Schleiermacher a montré qu'un texte était plus que la somme de ses mots. L'herméneutique philosophique qu'il développe se définit comme

l'art de comprendre correctement le discours d'autrui, principalement le discours écrit. (8)

On lit certains livres mais les mots n'évoquent rien de plus que le sens du discours. Le charme n'opère pas. Les mots ne disent rien de plus que leur sens univoque, mais laissons s'exprimer Green sur ce point. C'est dans ***Langage et son double*** :

Une langue n'est pas seulement un moyen de s'exprimer, c'est aussi, c'est surtout une façon de voir et de sentir. Chaque race a reconstruit le monde à sa guise. Un mot anglais ne se borne pas à désigner tel objet ou tel phénomène naturel, il traduit à sa manière l'impression que cet objet ou ce phénomène naturel produit dans un cerveau anglais. En allant un peu plus loin, on pourrait dire qu'une langue est un commentaire humain sur la création. (9)

Un peu comme le Philip Roth du ***Counterlife – Contrevie***, qui joue de la fiction et du réel comme les deux faces d'un même personnage. Comme pour la Bible aussi, Green est ouvert à un sens spirituel qui reste obscur à certains et qui pour d'autres devient lumineux et constitue son attrait principal. Il est l'auteur de lui-même et de son double parce qu'il se voit aller comme l'auteur regarde vivre son personnage. C'est une qualité enviable que de se voir aller dans la vie.

Le mystique

C'est alors que nous pouvons aborder le mystique. Le «Green Paradise», comme l'indique une édition en anglais de son autobiographie. Sous ce chef, nous mentionnerons le ***Pamphlet contre les catholiques de France*** qui rassemble des pensées, à l'instar de celles de Pascal, rédigées pendant une maladie, puis son introduction aux œuvres du Père Surin s.j., publiées par Michel de Certeau s.j., son ***Frère François, Inigo***, sur la vie de saint Ignace de Loyola. Tout aussi convainquant chez lui, son amour du 17^e siècle, les Mémoires de Saint-Simon lus et relus toute sa vie, sa rigueur sur le plan religieux dont nous avons quelques exemples : d'abord lecteur assidu de Bossuet, encore ses lectures jansénistes, ses nombreuses références dans son journal à M. de Saint-Cyran, à la Mère Angélique ; son étude du bouddhisme, l'apprentissage de l'hébreu.

Julien Green a bâti toute son œuvre littéraire autour de l'expérience de l'autre. Un roman s'intitule ***L'autre***. L'autre n'est pas Dieu, mais l'autre humain. Pourtant, l'homme moderne voit un peu cet autre humain comme au Moyen Âge le croyant voyait Dieu. Le personnage de son roman ***Si j'étais vous*** se glisse dans la peau des autres pour voir ce qui arrivera. On ne peut s'empêcher de croire que l'homme moderne se sente isolé dans l'univers et mal assuré dans son identité. Green est coutumier de ces finales à l'emporte-pièce comme celle

de *Mon premier livre en anglais* :

Ainsi on découvre le peu qu'on sait sur l'étranger qu'on appelle moi. (10)

La ressemblance avec *L'étranger* d'Albert Camus peut apparaître avec quelque raison. Cet étranger n'est pas l'extraterrestre, ni Dieu, c'est l'humain lui-même. L'humain, qui n'est plus familier de Dieu et qui a perdu l'autre que lui-même, les redécouvre à terme, on peut l'espérer, par le sentiment de sa propre altérité comme à travers la sensation de sa propre étrangeté. Feu le mythe, dont l'histoire est celle des dieux, et entrée de la légende, aux fondements historiques ou non, dont les acteurs sont les humains.

La rencontre de l'autre se manifeste dans l'approche greenienne du phénomène de la traduction non seulement de textes littéraires, comme ceux de Charles Péguy, mais aussi des textes bibliques. La Bible est le legs précieux de sa mère anglicane qui la lui a apprise dès sa plus tendre enfance.

Comme beaucoup d'enfants américains, j'ai appris la version du roi Jacques ; ma mère nous la lisait...Elle me transmet ce livre comme il lui avait été transmis ; elle m'apprit à l'aimer et cet amour n'a jamais bougé. Cependant, à seize ans, je découvris deux nouvelles versions que je lus avec un plaisir inégal, la version française et la Vulgate. (11)

C'était alors dans la «King James Version», traduction vénérée du point de vue littéraire, qui aura contribué au développement de l'anglais comme la Bible de Luther au développement de l'allemand que Green a pu lire aussi dans le texte original

Les années passèrent, j'étais devenu assez familier avec l'allemand pour lire à livre ouvert la version de Luther et en découvrir toute la beauté. (12)

Green fut très tôt agacé par les différences des traductions et, s'inspirant des contes de fées avec la Belle enfermée, il se situe devant la Bible comme

devant la forteresse quand je lisais des traductions, et la prisonnière, c'était la langue hébraïque qui pouvait seulement jeter un regard, pour ainsi dire, à travers les lézardes de la sombre muraille et faire signe à l'amoureux du livre. (13)

Il note quelques écarts de traductions dans son journal et même ses désaccords avec le rabbin son professeur : ce dernier traduit le mot Hovesh, en Is 3, 7, par «celui qui a le droit de mettre en prison», tandis que l'élève Green met «celui qui panse les plaies». La Vulgate traduit par «medicus – médecin» et Green se dit que l'Église doit rendre compte du sens mystique, ou plénier, qu'un Juif n'est pas obligé d'adopter. Autre imprécision de traduction : dans la Bible de Port-Royal, par exemple, le mot «ventre» est chastement traduit pas «cœur».

La fin du Notre Père dans les synoptiques semble manquer, car un Juif même converti aurait voulu terminer sa prière autrement que par le mot Mal. Les Protestants ont ajouté une terminaison qui se trouve dans le **Premier Livre des Parallélipomènes** ou **Premier Livre des Chroniques**:

*Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire
pour les siècles des siècles.
(21, 11).*

La réforme liturgique de Vatican II a introduit ce verset entre le Notre Père et l'embolisme. (14)

Avant la deuxième guerre, Green est sur le chemin d'une seconde conversion. Il semble traiter ces contradictions comme s'il y voyait un obstacle à sa propre conversion et à son cheminement spirituel ou au sens profond de la religion chrétienne. Il a 34 ans quand il ressent ce qu'il appelle «la nostalgie de Dieu» :

*Dans ma chambre, tout au fond de l'appartement, j'ai lu le
commencement de l'évangile selon saint Jean dans la traduction
anglaise. Je lisais à mi-voix. Au douzième verset, je n'y voyais plus
à cause de mes larmes... Cet état d'âme... est... la nostalgie de Dieu.
(15)*

Il passe bientôt aux actes et il engage un rabbin comme professeur d'hébreu, à l'exemple du saint Jérôme de la Vulgate :

*Ce n'était pas très difficile de trouver un rabbin à Paris en
1935...Page après page, la Bible fut confiée à la mémoire dans la
vraie tradition orientale ; jamais je n'avais fait un effort pareil de
toute ma vie, mais je fus amplement récompensé.*

Un savant avec qui il a mené des études assidues durant des années, et, ajoute-t-il,

*...je pouvais me promener à travers ce que l'**Imitation de Jésus-Christ** appelle si magnifiquement «le champ des Écritures», et ne plus dépendre d'un traducteur pour trouver mon chemin.*
(16)

L'occasion est belle de rendre à saint Jérôme le premier cette citation du «champ clos des Écritures», clos, parce que la clé d'interprétation se trouve en elle-même. (17)

Dans une note, Green suggère de reproduire le miracle de saint Jérôme et de confier chaque livre biblique à des écrivains particuliers. Nous avons maintenant la **Nouvelle traduction** initiée par des exégètes québécois et français de la Bible publiée chez Bayard et Médiaspaul en 2001. Green fait lui-même une distinction éclairante entre traduction et version. Il privilégie la version qui équivaut à une inculturation ou, selon son propre mot, à une «naturalisation» :

La plupart des Anglo-Saxons, quand ils lisent leur Bible, ne se rappellent pas qu'ils sont en train de lire un livre traduit. Leur amour est aussi sincère que celui des Juifs pour le texte hébraïque, car c'est l'amour qui a naturalisé la Bible et en a fait un livre anglais. (18)

L'OEUVRE

Ses romans

Beaucoup aiment son journal, mais n'aiment pas ses romans. Quand on les rapproche des romans de province de François Mauriac ou même d'André Gide, ils ne paraissent pas si incompréhensibles et évanescents. Mais ils ont leurs caractères propres. Les romans de Green sont gothiques, renfermés, malsains, il y plane la mort, le goût du sang. Ils contrastent avec le journal si serein, le fantastique des contes, la réflexion approfondie des articles et des discours.

C'est une œuvre à plusieurs pôles, de structure polycentrique. L'auteur, né à Paris de parents américains sudistes, vivant en France, enterré en Autriche, se conduit comme un apatride, mais il a fait sa patrie de la langue française. La langue n'est pas qu'un moyen de communiquer ou un instrument plus ou moins revêche ou maniable. On s'habitue à voir la langue extérieure au contenu à communiquer. Mais il n'en est rien, car il y a union intime entre la forme et le fond, le contenant et le contenu, le médium et le message, comme nous le démontre le Canadien Marshall McLuhan dans sa formule «Le médium est le message». C'est pourquoi la langue, surtout chez les spécialistes des médias, est le centre de leur message tout en étant la plus propre à rendre compte de leur rayonnement. C'est par elle que l'on reconnaît l'auteur.

Michèle Raclot aborde la question du roman greenien. Éditrice et fondatrice de la Société internationale d'études greeniennes en 1993, elle assure que les romans greeniens sont dépourvus de foi chrétienne et surtout fondés sur l'angoisse métaphysique. Elle s'exprime ainsi :

...l'œuvre fictionnelle, quant à elle, nous laisse devant de cruelles incertitudes, et ses ambiguïtés ne nous autorisent guère à la décrypter en fonction de présupposés religieux. (19)

Julien Green n'a jamais accepté l'appellation d'écrivain catholique. Il fut soulagé quand Maritain jugea son angoisse métaphysique «d'essence religieuse». Ses romans n'en sont pas moins sombres, une tristesse s'en dégage, et pour des raisons que nous n'hésitons pas à qualifier de restes jansénisants, donc religieuses. Raclot refuse de voir les romans comme la partie nocturne de l'œuvre entier, et tout autant de les considérer comme traversés par un courant spirituel de plus en plus lumineux. Elle conclut :

C'est que l'œuvre de Julien Green est la complexité même. Elle est rebelle à toute synthèse, elle nous échappe, à plus forte raison, lorsque nous tentons d'aborder l'épineuse question d'un sens religieux de sa composante romanesque, nonobstant l'extrême présence de l'écrivain dans son œuvre. (20)

Nous abondons dans son sens jusqu'à la période inaugurée en 1960 par le roman **Chaque homme dans sa nuit**. Mais les romans révèlent aussi que les personnages féminins sont vus comme des parangons de la spiritualité redécouverte. Le vers «Chaque homme dans sa nuit» se termine par «s'en va vers sa lumière». Dans ce roman, Julien et Élisabeth, et dans **L'autre**, Karin et Roger, ne font qu'un, corps et âme. Nadège Vultaggio-Grenglet, dans sa contribution au même colloque, entend rendre compte de la fascination pour le spirituel dans **L'autre** :

D'abord, nous verrons que la spiritualité en elle-même fascine. Ensuite, nous montrerons qu'elle fusionne avec l'héroïne au point que ces deux notions s'enrichissent mutuellement et ainsi nous fascinent. (21)

On reconnaît l'*animus* et l'*anima* de Carl G. Jung. Un blogue résume bien la question. Merci Zohar :

*Tout d'abord, le titre du livre est issu d'un vers de Victor Hugo : "**Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière** " (**Les***

Contemplations).

Ensuite, et pour la première fois, la religion se trouve au cœur même d'un livre de Green : la question éthique, dans ce roman, est de savoir comment vivre sa foi et ses "attirances/plaisirs" charnels ?

*Enfin, j'aime énormément lire les écrits de **Julien Green** car la force de cet écrivain tient au fait que (toute) son œuvre peut se lire comme le témoignage réaliste d'une aventure psychologique (soulevant par là même des interrogations métaphysiques), insérée dans un contexte social donné.*

Green se garde de tout dualisme qui mettrait le mal d'un côté et le bien de l'autre. Il hypostasie, il crée des personnages qui ont en eux du bien et du mal. Dans son roman *L'autre*, il présente deux récits : celui de Karin et celui de Roger. De sorte que nous aboutissons à une vision réaliste de la condition humaine du point de vue greenien.

Condition humaine greenienne

Un parcours succinct de quelques-uns de ses romans permettra, nous l'espérons, de faire ressortir un peu de la condition humaine greenienne.

Dans *Varouna*, Julien Green expose au regard des personnages ordinaires et leur enfer est la vie quotidienne.

Est-il venu à l'esprit de quelqu'un que l'enfer tout entier puisse tenir dans un salon de province ? (22)

Il n'y a pas de héros, même de la vie ordinaire. Personne ne peut tricher au moyen d'un titre, d'une fortune ou d'une réputation naturellement surfaite. Ce qui change de nos fonctionnaires municipaux sous les feux de la rampe à la Commission Charbonneau, avec leurs voyages de golf et leurs enveloppes brunes. On s'attache à Mme Londe, à Angèle et à Paul Guéret. Leur méchanceté et leur veulerie n'emportent pas tout le morceau. La critique de l'époque de la parution en 1929 a jugé la fin ratée. Ce ne peut être que parce qu'elle est trop travaillée et théâtrale. Mais elle ferait merveille au cinéma.

Deux sortes de gens peuplent le monde : les satisfaits et leur contraire. Ce qui rabaisse le nombre des tièdes dont l'Évangile fait grand cas. Suivre le mouvement, se mettre au diapason de l'universel, voilà qui justifie les occupations des premiers. Mme Londe et Mme Grosgeorges en sont les représentantes. Rester soi-même, se comprendre dans la vie, craindre le mépris est par-dessus tout le lot des seconds. Ce sont Angèle et Paul Guéret. Comme

si on ne pouvait pas à la fois suivre le mouvement et rester soi ou réconcilier Héraclite et Parménide.

Les personnages de Green ne réussissent pas à être aussi abjects que ceux de Jean-Paul Sartre, ces derniers détestables et sales sans aucun effort. L'enfer de Paul Guéret n'est pas «les autres», mais lui-même et sa propre vie. Si Mme Grosgeorges a tenté de se suicider, c'est qu'elle n'est pas aimée par Guéret comme l'est Angèle. Guéret,

*Ce qu'il redoutait plus que la mort allait sans doute se produire :
on lui mettrait les menottes. (23)*

La mort annoncée d'Angèle achève de nous faire croire à toute l'histoire. Elle aussi préférait la mort à la vie.

Mais nos vies ne sont pas telles que la mort soit si accessible. Sauf quand la vie consiste à tuer l'autre à petit feu, à le vider de son identité par notre intempestivité et à lui défendre la porte de son âme. Comme peut le faire le père avec sa fille, la mère avec son fils. Et dans un monde corrompu par des collusionnaires qui enlèvent le pain de la bouche des tout petits. La mort ne règle rien et la méchanceté a de beaux jours devant elle.

Pourquoi les personnages de Green sont-ils si attachants? Ils sont humains sous les apparences. L'auteur a dit lui-même qu'il se laisse diriger par ses personnages et qu'il ne fait pas de plan pour ses romans. On tente avec lui de déceler leur souffrance sans laquelle ils seraient incompréhensibles. Mais la lumière est au bout de la nuit, ferait un bon titre de roman greenien. Le **Voyage au bout de la nuit** de Céline double le roman de Green **Chaque homme dans sa nuit**...s'en va vers sa lumière.

Le roman greenien nous fait assister à un processus de transfiguration. Même ses premiers, si noir qu'ils fussent, **Mont-Cinère**, **Adrienne Mesurat**, **Minuit** et **Léviathan**. Car le lecteur anticipe les futures transformations que l'auteur semble en passe d'ignorer. Green est un mystique en proie au mal. Mystique et romancier, les deux font la paire.

*Je crois que Dieu ne veut pas de notre petit ordre que nous édifions
parfois avec tant de soins, avec des lectures de la Bible et de sages
prières; il nous sauve dans le désordre qui est son ordre à lui...*

Ce que Julien Green m'a fait découvrir est le secret caché dans le silence des choses qui nous entourent. Pas celui de la nature, car ses livres ne célèbrent aucunement les jardins romantiques à l'anglaise d'un Samuel Richardson. Son

roman *Léviathan* se situe dans un milieu revêche, hostile à l'humain, pour ne prendre qu'un exemple.

Tous ses personnages paraissent sensibles aux objets qui les environnent dans leur salon, leur chambre, leur maison. Fontfroide, Mont-Cinère-Kinlock, Dimwood, paraissent des répliques mythiques de la célèbre demeure de Charles Green, son grand-père paternel, à Savannah. Une part de cette littérature évoque les intérieurs du XIXe siècle de la petite bourgeoisie du Sud américain et de la province française. Les romans, le théâtre aussi mais moins, sont des romans régionaux. C'est le parti-pris des régions contre Paris. Paris, pour Green, c'est *Épaves.*, l'ennui, la perte de soi. On ne monte plus à Paris comme Balzac, Sand et tant d'autres. On en sort. Ou on l'ignore. Comme elle est attachante, Mme Grosgeorges, dans son salon tapissé, parmi ses meubles surannés ! L'avenir est aux régions, et Green, Mauriac, Bernanos, Gide, Proust, sont trop considérables pour que Paris les digère et les élimine.

On croit d'ordinaire que les choses se plient à nos volontés et pourtant l'intimité de ses personnages est façonnée par les choses qui semblent les habiter. Mais il faut dire qu'il s'agit moins des choses que du corps des choses en interaction avec nos corps et nos esprits. Pour cela, Julien Green est bien de notre temps, celui d'après les grandes découvertes liées à la relativité et à la théorie quantique. Où les corps ont une présence et ne peuvent exister qu'en relation les uns avec les autres.

Il n'est pas indifférent que nous désirions bâtir notre propre maison et posséder nos objets, parce qu'en retour ces choses agissent sur nous et que nous avons le droit de revendiquer cette liberté de choisir ce qui peut influencer ou non. Green m'a appris à sortir des stéréotypes et à développer un regard spirituel, profond et bienveillant sur le monde des humains comme sur le monde matériel. Il m'a révélé le secret des morts :

C'est cela, le secret des morts. Le monde que nous croyons voir n'existe pas. (24)

Dans *Minuit* :

L'ennui agrandissait les yeux d'Élizabeth. (25)

L'ennui peut-être une porte d'entrée dans un monde fantastique, mais tout aussi métaphysique et spirituel. L'ennui dans ce monde devient le signe d'une prédisposition à un autre. Le choix du verbe *agrandissait* surprend tout de même. Comme si les gens occupés de ce monde avaient tous de petits yeux. Mais c'est peut-être vrai.

L'art plus que la réalité inspirerait l'auteur, celui des visionnaires aux yeux écarquillés, presque effrayés, comme William Blake, que l'on retrouve dans **Suite anglaise**. L'œil du pharaon, car les artistes se refusaient à la reproduction de face, regarde vers l'au-delà. Il n'ouvre qu'un œil, le bon. Comme le prêtre tournait le dos aux assemblées chrétiennes et regardait vers Dieu, avant le concile. L'œil agrandi de nos pères certains jours de grande interrogation à notre sujet. Jusqu'à Victor Hugo :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. (26)

Julien Green n'a rien d'anti-intellectuel. Il a pu écrire des œuvres de réflexion remarquables : **Qui sommes-nous?**, **Pourquoi suis-je moi?**, **Le langage et son double**. **Son Pamphlet contre les catholiques de France** ressemble aux **Pensées** de Pascal pour la forme et le fond. Une bonne dose de sensualité fait trembler les pages de ses romans. Il a rendu compte à sa manière de l'invisible. Mais il en a contre une certaine science comptable, qui divise, additionne, soustrait, multiplie, des «personnes littérales» :

Ne me dites pas que vous êtes une de ces personnes littérales qui comptent sur leurs doigts et font des objections. (27)

Il emprunte à un autre capital, celui de l'esprit. Et il le veut naturel, allant de soi, connu d'avance. Parce qu'on vit dans un monde qui nous fait douter même de ce qu'on sait. Il plaide pour la connaissance de l'invisible et tâche d'y ouvrir l'accès. Dans ce livre, les personnages dorment le jour mais veillent la nuit. Ils ont choisi de mener une existence quasi cénobitique. Ils ont adopté une sorte de vie commune et de silence. Dans un ancien couvent, Fontfroide, d'où les religieuses avaient été chassées par les lois laïques de 1905. En se retournant, la dernière partante avait prononcé cette prophétie :

Tant que la forme de la croix sera imprimée sur le mur, Fontfroide restera debout!

Minuit est le roman d'un grand épieur de l'invisible.

Tout cela a beau paraître naturel, il lui a été enseigné. Par qui? Julien Green avoue lui-même que le film **Nosferatu**, de Murnau, l'a impressionné. (28) Comme l'histoire de **Tristan et Iseult**. (29) Son œuvre autobiographique nous fournit encore des parcelles de réponse. Il a parlé abondamment de certains événements initiateurs : la foi de sa mère anglicane, l'aveu de la conversion de son père au catholicisme, la sienne propre à 16 ans, son attrait pour la vocation monastique. La religion, en un mot, comme réservoir de questions

existentielles.

Son journal

La partie américaine de son journal, de 1939 à 1945 est ma préférée. Il se montre plus humain, plus proche de son quotidien, ce qui ne veut pas dire qu'il est plus lui-même, mais il est sorti de sa zone parisienne de confort, doit habiter chez sa cousine Nan, s'enfuir parfois à New York pour avoir la paix ou travailler à la radio, rencontrer Jacques Prévert, Jacques Maritain, donner des conférences dans des couvents de jeunes filles, et surtout entrer dans l'armée américaine où l'on imagine mal qu'il puisse y trouver ses aises. Là, tout de même, il admire, sans en faire un ami, un canadien-français engagé sous le même drapeau américain, mais qui tranche comme lui avec l'entourage. En général, cette partie de sa vie se remplit des effluves de la Chesapeake Bay, et encore de la chaleur de l'Amérique aux oiseaux moqueurs et aux fleurs d'hibiscus. Elles imprègnent sa sensibilité américaine déjà si grande depuis ses études en Virginie de même que l'écriture de *Mont-Cinère*, de la nouvelle intitulée *Christine*.

Le journal, malgré ses 19 volumes parus, est un journal expurgé et, effectivement, il peut apparaître comme un ensemble d'extraits d'un journal plus grand mis sous scellée pour 50 ans. Contrairement à cet épisode de la guerre vécue en Amérique, Green ne parle presque pas de sa vie quotidienne. Allons-nous le retrouver dans l'édition de 2048, et qui voudra le lire à ce moment en dehors des historiens de la littérature ? Il mentionne peu ses romans en cours d'écriture, ses voyages, ses vacances avec Robert de Saint-Jean au Lac de Côte, son chalet... Il paye son tribut aux gens de la bonne société qu'il fréquente, ainsi qu'à ses amis comme Gide et Mauriac.

La présence des autres, surtout de sa sœur Anne, qui a vécu si longtemps avec lui, qui a traduit Péguy avec lui, écrivaine comme lui, n'est qu'évanescence. Parce que c'est le journal de Julien pas celui d'Anne, et que pour Julien l'autre est encore Julien. Cette économie de mentions sera valable aussi pour Jean-Éric Green, son fils adoptif qui vivra avec lui.

Pour donner le change, ses convictions personnelles, ses rappels biographiques, son itinéraire spirituel, ont toute la place qui leur revient. Sans doute le non-dit, qui attire l'attention sur la vie intérieure de l'esprit, a-t-il fait le succès de son journal, car on se sent au plus près de son âme et de sa personne si séparée du monde et si mystérieuse en elle-même.

DEUXIÈME PARTIE

EXPÉRIENCE DU DOUBLE CHEZ JULIEN GREEN ET D'APRÈS L'ANALYSTE MÉLANIE KLEIN

L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde, de Robert Louis Stevenson, avait paru en 1886. En 1947, *Si j'étais vous*, de Julien Green, est à la fois un grand mythe romanesque à placer dans la même ascendance, et une réflexion tendue, douloureuse, sur l'éternelle insatisfaction de l'individu prisonnier d'un destin.

Quelques années après la mort de Melanie Klein en 1960, avait paru son étude peu remarquée sur Green, *Envie et gratitude et autres essais*. Ce livre regroupe les travaux appartenant à la dernière période de l'œuvre de Melanie Klein. Au-delà de la seule expérience clinique, ils s'attachent à une interprétation de *Si j'étais vous*, le roman de Julien Green, à une réflexion sur *L'Orestie* d'Eschyle, centrée sur le matricide, et à une analyse du sentiment de solitude.

Il y a déjà un certain temps que je cherche à découvrir l'origine de deux attitudes, connues depuis toujours : l'envie et la gratitude. Je suis arrivée à la conclusion que l'envie était le facteur le plus actif pour saper, à leur base même, l'amour et la gratitude, dans la mesure où elle s'attaquait à la plus archaïque de toutes les relations humaines : la relation à la mère. (30)

À partir de 1960, la carrière littéraire de Green, déjà en nette ascension, faisait une montée vertigineuse jusqu'à son accession à l'Académie française en 1972. Klein se sert de Green pour illustrer sa propre thèse. Mais elle fournit la clé de compréhension de cet auteur si intérieur. Elle attire l'attention sur cet auteur si difficile à comprendre en insistant sur l'importance du double chez l'humain qui est tantôt le moi tantôt l'âme sans qu'on sache bien lequel est la doublure de l'autre. D'autres critiques, comme Robert de Saint-Jean et Nicolas Fayet, la

citent et abondent dans son sens quand elle écrit :

L'auteur de ce roman fait preuve d'une pénétrante compréhension de l'inconscient ; c'est ce qui apparaît aussi bien dans la manière dont il dépeint les événements et les personnages que dans son choix – qui est pour nous d'un intérêt particulier – des êtres dans lesquels Fabien se projette...L'avidité de Fabien comme son histoire nous le donne à penser, est renforcée par la haine qu'il se porte et par le besoin de fuir sa propre personnalité. (31)

Green approuve cette vision de la psychanalyste:

J'ai lu ces pages qui m'ont paru étonnantes d'intuition, en deux endroits surtout. L'un de ces endroits est celui où l'auteur indique que les personnages vus par Fabien sont des fantômes sans réalité matérielle. (32)

À cette date de son journal, il refait la fin de ce roman **Si j'étais vous** en vue de la parution de ses œuvres dans la Pléiade. La première version suit une esquisse ancienne intitulée **Je est un autre** diffusée à la radio en 1954 dont voici les premières lignes :

Un soir de mai 1950, j'étais dans le passage du Caire, à Paris, où j'attendais une rendez-vous, un rendez-vous d'amour...je me retournai, brusquement inquiet, et vis un inconnu... (33)

Son personnage Fabien fait des rencontres au hasard qui étaient toutes réelles dans la première version, mais ces hommes sont rêvés selon la seconde version commençant par ces mots :

Il rêva qu'il était à l'entrée du passage du Caire et qu'il attendait son rendez-vous...(34)

Klein a deviné que ces aventures de Fabien sont des projections de Fabien lui-même. Green remarque qu'il ne connaissait pas l'analyse de Klein de **Si j'étais vous** au moment de transformer son roman. Une sorte de regret ou de pudeur n'est-il pas à la source de ce changement du sens du livre ? Le sens bascule de roman de l'homosexualité à roman du double. Green aurait alors reçu la révélation de la dimension la plus profonde de toutes son œuvre, celle du double.

Reprenons la question dans les termes de Mélanie Klein. Un problème

d'identité est à la base de l'homosexualité. Où la fusion à la mère entre en jeu, mais celle-ci est plus archaïque que l'envie du pénis, retenue par Freud. Quand suis-je moi ? Quand suis-je elle ? La fusion à la mère est un fait plus global et général que l'homosexualité. Elle provoque l'envie, selon la psychanalyste, de sorte que Green écrit pour être l'autre, dont il envie l'identité et le sort, car il se projette vers lui. Il a ses raisons : par soif d'être quelqu'un qu'il ne sent pas en soi, ou par ennui morbide de n'être que soi. On voit comment la fusion à la mère couvre un champ plus large que l'homosexualité, même chez Green. Cet auteur génial pose alors la question du moi et de l'âme, de la partie sensible et de la partie spirituelle chez l'humain, du moi et de l'autre qui n'est pas sans moi, aussi. Le philosophe Cément Rosset, décédé cette année, cite l'épithète de Martinus von Biberach :

*Je viens je ne sais d'où,
Je suis je ne sais qui,
Je meurs je ne sais quand,
Je vais je ne sais où,
Je m'étonne d'être aussi joyeux. (35)*

Qui n'a rêvé d'échapper à un " moi " trop connu, et le plus souvent inconfortable ? Relisons l'exergue du Séminaire sur l'âme:

C'est l'âme qui essaie de raconter son histoire et qui n'y parvient pas... (36)

Klein va plus loin que la phénoménologie du double, elle implique la relation avec la mère, nous la citons plus haut. Green raconte, dans la tranche de son autobiographie **Partir avant le jour**, que sa mère ayant en main un couteau de cuisine, l'a menacé de lui couper le pénis :

I'll cut it off ! - je vais te la couper !

avait-elle crié à son enfant de cinq ans, au vu de son jeu de mains (37). Ce qui accuse l'universalité d'une angoisse reliée au rapport à la mère. La mère dont on ne sait pas si elle voulait ou non un enfant, si elle l'accepte ou le rejette. Froide, victorienne, dédaigneuse du sexe masculin, refusant de voir un bout de peau de son fils, elle l'a fait danser à son gré, lui a servi le chaud et le froid, comme une Cruella, mais Green aimait tendrement sa mère et désapprouverait cette référence.

Le christianisme a la chance d'avoir une mère en Marie, la Mère de Jésus, et de lui donner toute l'importance qu'elle doit avoir pour tous. Une mère qui rattache à l'humanité et un Père, celui de Jésus, qui rattache à la divinité. Depuis l'Église

primitive, Marie a été consciemment et textuellement la matrice qui a enfermé en elle la vie divine diffusée en tous par l'Esprit Saint et grâce au don de sa vie de Jésus-Christ. En elle, la religion a une mère, la religion est maternelle, pas seulement paternelle. Par delà les lignées matrilineaire et patrilineaire, sujettes à des tabous et à des interdits, la religion se vit au plus près des besoins de tendresse, d'attention et de sollicitude de tous les humains. Marie humanise, féminise, naturalise la religion, en la faisant descendre ou en l'étendant jusqu'à la loi naturelle, au plus près de la genèse de l'être humain.

Green explore ces entre-deux, ces inter-dits, ces jointures de l'âme et de l'esprit, de l'esprit et du corps. Il n'est pas monophysite, comme l'avait vu Newman en se regardant un jour lui-même dans le miroir, et que cite Green dans son journal. (38) Green ne voit pas que l'humanité ou la divinité du Christ, que le corps ou la partie spirituelle de l'humain ; il aspire à voir leur jonction, leur union, c'est pourquoi il voit double. Nous explorerons, dans cette deuxième partie, les doubles chez Green : l'humain et l'inhumain, le sensible et l'intelligible, le sexué et le non sexué etc... Tout en reconnaissant que cet angle de vue n'est pas le seul ni même le meilleur, car rien ne vaut la lecture de l'œuvre elle-même auprès d'un bon feu.

Les coupures métaphysiques dans l'œuvre nous guideront, car l'humain est souvent divisé.

ENTRE LE PASSÉ ET LE FUTUR

Tout est présent, tout est au présent. (39)

L'axiome, que l'on retrouve dans son Journal, semble un désaveu de ses pensées sur le double, surtout qu'il se reporte à l'autorité de Jacques Maritain! Les histoires de Green sont si chargées de passé et de futur qu'on peut bien lui donner tort. Comment les morts se souviennent-ils de nous? demande le diariste, puisqu'ils n'ont plus leur corps. Disons qu'il met un peu au défit les morts de s'intéresser à nous. Là-dessus, Il s'interroge sur une Bible qu'il avait donnée à Maritain et que celui-ci s'était fait voler. Le lendemain, il attend Maritain dans la rue et comme celui-ci arrive, une jeune femme l'aborde et demande s'il n'a jamais eu une Bible reliée en vert. Il répond oui estomaqué. Elle lui rapporte quelques jours plus tard. Le passé et le futur sont si présents dans cette histoire que Green aurait dû ne pas prêter foi aux dires de son savant ami. Le présent est la piscine, la mémoire est notre flotteur.

Dans *Léviathan*, peut-être un autre chef d'œuvre, Julien Green écrit :

Après des années et des années d'aventures, de désillusions et de dégoûts, il arrive un moment où l'âme n'en peut plus et refuse d'obéir au corps, de le suivre dans sa honte. Sans doute, cette fille lui avait écrit, lui avait donné rendez-vous à cet endroit, mais s'il était venu ce n'était que par lâcheté, par mollesse, et pour s'épargner à lui-même les regrets d'avoir négligé une occasion qui lui était offerte; car il savait bien qu'elle ne voulait pas de lui, et il se méprisait d'être là, assis sur le banc qu'elle lui avait indiqué. Il eut été pourtant bien incapable de s'en aller à présent; cela aussi, il le savait. (40)

La littérature est un monde à elle seule, on le voit bien ici. Aussi peut-on répondre que c'est souvent le corps qui n'en peut plus de ne pas être écouté. L'humain est un être complexe sinon divisé. Le corps en sait autant que l'âme. Comme un vieux couple, l'un a besoin de l'autre pour aller au bout de lui-même.

L'histoire de Léviathan : un homme mal marié tombe amoureux de la blanchisseuse Angèle et la suit où qu'elle aille. Son beau nom, Angèle le trahit en se prêtant au jeu de son poursuivant. Encouragé, celui-ci s'avance, mais elle se refuse. Il la frappe et la laisse pour morte. Il s'enfuit et tue par accident un vieillard passé en travers de son chemin. Cauchemard d'amour, ce livre. Où l'enfer n'est pas les autres, mais soi-même pour soi.

ENTRE LE SEXUÉ ET LE NON SEXUÉ

Son roman *Le Malfaiteur* ou Julien Green avant sa sortie du placard. Il n'est pas facile de démasquer un malfaiteur, en fait un imposteur. La Commission Charbonneau s'y emploie actuellement au Québec, et on peut la voir chaque jour à l'œuvre comme pour les téléromans. L'entrepreneur qu'on appelle «Monsieur Trottoir», Nicolo Milioto, a construit tous les trottoirs de Montréal pendant plus de 10 ans avec quatre entrepreneurs italiens, nés dans son même village de l'Italie, mais on ne peut lui arracher aucun aveu de collusion. Même après lui avoir montré la liste de la cinquantaine d'autres qui ont dû cesser toute activité dans ce domaine. La Commission ne peut que se féliciter de son travail ardu qui nous en apprend tant sur la difficulté de faire la vérité. Preuve qu'elle n'en est que plus nécessaire.

J'en ai voulu à ceux qui gardaient le silence alors qu'une parole honnête et courageuse leur eût valu l'estime des meilleurs. Une espèce de révolte s'est émue en moi. Là où d'autres voyaient ce qu'on appelle un livre sincère, je sentais la présence d'une imposture habile qui ne donnait le change qu'à des étourdis, ou des

gens de lettres. (41)

L'étude de la genèse de ce livre démontre qu'il est le produit d'un effort pour sortir de troubles intérieurs, eux-mêmes visibles par les reprises des parties et les remaniements de chapitres rédigés des années auparavant et oubliés dans des tiroirs. Un roman écrit de bout en bout doit être assez rare, se dit-on. Une fois connu ce type de composition, malgré le talent qu'il a fallu déployer, je ne peux plus lire les romans de cet auteur de la même manière. Quoique j'aime encore me laisser mener en bateau.

Julien Green note à l'époque de ses 40 ans que les gens ne savent pas la vérité qu'il cache comme écrivain, un peu malgré lui. Ses personnages masculins et féminins vivent souvent dans l'ignorance de leur sexualité. Ils demeurent attrayants par le mystère dont ils s'environnent. En fait, ils se tiennent à une distance des choses égale à celle qui les sépare d'eux-mêmes. Ils sont beaux, quoique peu expressifs, souvent inconséquents, et l'auteur ressent une certaine facilité à les dépeindre. Mais il arrive qu'il évolue et n'en puisse plus, dans l'exacte mesure où il n'écrit pas pour lui-même :

Écrire un livre ne suffit pas à libérer l'écrivain, il faut que le public sache. Tout ce que j'ai écrit depuis quatre ans, mémoires, journal, préfaces, conférences, a été écrit à la place d'autre chose. (42)

La pièce de son «coming out», *Sud* (1953), draine les œuvres qui précèdent et qui suivent, et fait de Julien Green un auteur de best-seller, surtout après le succès de *Moïra* (1950). *Le Malfaiteur* (1955) n'avoue pas l'orientation sexuelle de son auteur sous la même forme que la pièce parce que l'écriture en était déjà très avancée en 1938. Quand Green se pense encore un imposteur et que le roman met en récit, en intrigue, une telle ignorance de moins en moins soutenable de soi-même.

Cet aveu n'a pas satisfait les lecteurs de Julien Green ou a nui à sa popularité, ce qui revient au même. La chose aurait pu survenir, l'auteur devenant moins intéressant. Comme ce n'est pas ce qu'il cherchait, faire l'intéressant, il avait déjà montré autre chose de lui que sa délibération et ses variations sur le même thème.

Mais ses personnages sont souvent des fous, comme Bertrand Lombard (*Varouna*), Joseph Day (*Moïra*), ou ce Jean «ermite de la rue Valentin... fou d'une folie plutôt ennuyeuse» (43). L'humain le plus célèbre du monde en son temps, Isaac Newton, souffrait du syndrome d'Asperger. Cette maladie se caractérise par les multiples capacités contradictoires du cerveau, de la rationalité à la plus perverse irrationalité. Qui fait de ceux qui en sont atteints des

asociaux. Tout se passe comme si le mystère de sa personne et le génie de Julien Green trouvaient là une explication pour nous aujourd'hui.

Car parallèlement à cette venue au grand jour de la vérité sur lui-même, il nous avait appâté au moyen de son cheminement spirituel, par son type d'écriture, son penchant onirique, son aptitude au fantastique, et le détour du bouddhisme. Un aveu qui n'intéressait que sa personne, au propre et au figuré, trouvait là une dynamique universelle qui pouvait faire contrepoint et fasciner plus de lecteurs, au contraire d'un lecteur qui soit l'unique lecteur de lui-même ! De telle sorte qu'un retour de popularité de cet auteur survienne même longtemps après sa mort. Et que les monographies publiées à la suite, depuis son décès, démontrent qu'il ne serait même pas passé par le purgatoire à quoi s'attendent presque tous les écrivains.

ENTRE LA PROSE ET LA POÉSIE

Green se voyait poète dans ses jeunes années. Comme il avait songé devenir peintre (44). Il avoue qu'il a taquiné les muses, mais sans en tirer satisfaction. On peut lire sa prose comme de la poésie. Ce qu'il écrit ressemble à de la prose poétique et peut faire penser aux livres de Paul Claudel ou de Charles Péguy que Green a traduit en anglais. Il faudrait même se laisser prendre au charme de son style berceur, mesuré et musical. J'ai appris que la langue française était difficile à chanter, contrairement à l'italien ou même à l'allemand. Vrai que le français parler n'est pas une langue chantante.

Mais qui a entendu Apollinaire lire ses poèmes, dans des documentaires forcément rarissimes, on voit bien que ce n'est pas le cas pour le français écrit. Green lit Péguy à voix haute. Son admiration pour l'esthétique de la Grèce antique,

Si je n'avais jamais regardé une statue grecque! (45)

pour la beauté d'un visage, son amour de la musique écoutée par les soirs, en compagnie de sa sœur Anne ou de son fils Éric, sa manière de rendre le charme de l'Amérique, où il retrouve le rhizome de son identité profonde, et on ne se lasse pas de relire son journal américain des années 1939-1945, laissent partout dans son œuvre des traces de son âme de poète.

Être un poète, c'est s'occuper du fond de l'être, c'est avoir une vision du monde. Green n'est pas un philosophe poète, mais un poète philosophe. Rappelons quelques titres de lui : *Qui sommes-nous? Pourquoi suis-je moi? Liberté chérie*. On a encore cette idée de monde greenien, de *Green Paradise*. C'est peut-être pourquoi il fait si bon le retrouver. Comme de se rapprocher d'une

Virginia Woolf, d'un Umberto Eco, d'un Gabriel Garcia Marquez, et de tous les classiques dans toutes les langues.

ENTRE LE CORPS ET L'ÂME

Nous en venons à *Varouna*, roman de Julien Green, dominé par le thème de la réincarnation. Mais Green s'en défend, car il s'était proposé de

...lessiver la métempsychose dans les eaux du baptême. (46)

Il progresse en trois pas ou récits, fantastique, religieux et spirituel, si on peut décrire en termes aussi vagues une évolution intérieure que l'auteur s'applique à nous livrer avec grand talent. La critique a interrogé la forme du roman qui se termine par un Journal à moitié sans date. Il est bien vrai que l'auteur a interrompu son propre *Journal* publié années après années ou plutôt, carrément, a introduit dans son roman une bonne partie du journal personnel rédigé durant la période de rédaction du roman, entre le 29 juin 1938 et le 23 février 1940.

De telles lacunes du journal trahissent un manque d'inspiration, mais on n'a pas osé le penser. Arguons d'abord que le sujet de la métempsychose était trop difficile. On aurait alors minimisé le talent de grand constructeur de livre et de grand diariste. Ensuite, avançons la raison de quelque crise mystique vécue à la même époque. Ce qui est plus proche de la vérité.

De cette ignorance, le démon profitera peut-être, car il sait bien qu'entre le corps et l'âme, la frontière est incertaine, que le corps n'est pas tout entier terrestre, de même que l'âme a des yeux qui se laissent séduire et des oreilles pour écouter toutes les voix du monde.(47)

On ne peut mieux parler de l'unité de la personne humaine. Mais la nouveauté de ce roman consiste dans le traitement du thème de la réincarnation. Qui signalent nos liens de parenté en quelque sorte diachroniques et qui expliquent mieux que nous-mêmes, avec notre supposée individualité, qui nous sommes. La ressemblance de nos ancêtres, de certains d'entre eux, avec nous, traits pour traits au physique comme au psychologique, nous frapperait si notre mémoire n'était pas si courte. Nous croirions qu'il s'agit de nous si nous pouvions les croiser dans la rue ou regarder les Anciens dans nos photos de famille. Nos imperfections et nos erreurs nous surprendraient moins, tout disposés que l'on soit à se croire unique au monde.

Je ne dis pas que Julien Green tiendrait mot à mot de tels propos, bien qu'il en

offre de semblables dans son fameux *Journal*, mais il finit par devenir un parent de ses personnages de roman, et c'est là que culmine *Varouna*. L'auteur hallucine et dans cette quasi perte de soi, qui lui fait cesser d'écrire le récit de sa propre vie dans son *Journal*, il devient une réincarnation, il devient Jeanne. Le roman se poursuit dans le *Journal* et le *Journal* se transforme en roman. C'est bien la plus forte expérience éprouvée par un écrivain, son Nirvana, de réaliser à quel point il n'est pas vraiment l'auteur de ce que tout le monde reconnaît comme son œuvre. De ne plus savoir à qui attribuer le pronom possessif «son».

Aussi certain d'être devenu Jeanne, Green lui prête ses propres pensées. Cette saisie de soi, par le troisième œil, traduit une vision mystique en termes bouddhistes. Vision qui se nourrit d'une autre, dont elle n'est peut-être qu'une variante, qu'un avatar, qu'une réincarnation. Et qui est chrétienne celle-là, mais sur laquelle Green a gardé le plus complet silence, et qui est à l'origine de sa seconde conversion à la religion catholique. Ce roman donc pour ne pas dire ce qui ne se peut pas dire, ou ne se veut pas dire, sinon pas de roman.

Il essaiera, conséquemment, d'en montrer quelque chose qui puisse faire partie d'un roman et c'est de cela qu'est composé le Journal de Jeanne au style si proche de celui du 19^e siècle que Green conservera dans ses meilleurs livres :

Je conçois très bien la joie délirante d'une fillette qui pense avoir entrevu le visage du Rédempteur dans l'obscurité du crépuscule, alors que flotte sous la voûte de l'église le parfum biblique de l'encens...

Voici donc qu'elle croit voir une forme lumineuse apparaître au milieu du chœur. Cette forme est grande à peu près comme un homme, mais elle a ceci de particulier qu'elle se déplace sans marcher. Tantôt on la voit ici, tantôt là. On distingue le contour des épaules et de la tête, et tout cela brille vaguement comme un rayon de soleil dans la brume.

C'est Jeanne l'incroyante, qui rédige ces lignes en pensant à son personnage d'Hélène, fille de Bertrand Lombard, libidineux qui s'auréole de mystique dans le second récit, dans une autre vie. Mais c'est aussi le romancier athée qui parle de l'auteur et dans ce jeu de miroirs, qui n'a rien de l'écriture fantastique du premier récit, exprime le réel à travers diverses traductions du mystère de la personne. Où ce qui est recherché est l'amour non pas du même mais de l'autre, l'autre précisément qui fait mystère. Lisons plus avant ce journal de Jeanne:

Elle n'est guère instruite, mais sincère à l'égal de la fleur des prés, et si elle croit voir quelque chose remuer dans la pénombre, ce n'est pas qu'elle soit affamée de visions, c'est qu'elle éprouve un

grand désir d'être aimée et qu'à son insu le meilleur d'elle-même travaille déjà et s'inquiète de cet Amant surnaturel qui tarde à venir, mais qui l'emportera quelque jour dans son royaume. (48)

Varouna semble tout dire de Julien Green, malgré ses hiatus et dans son hapax ou déplacement que l'on a jugé une maladresse. On n'en retrancherait aucun paragraphe, aucune ligne. «Pendant les cinq ou six années qui ont précédé la guerre, nous dit-il, je me suis passionnément interrogé sur toutes les paroles du Christ qui ont trait à la pauvreté». (49) Pour autant qu'un roman puisse rendre compte du cheminement aussi intime d'un auteur qui aura 40 ans : détachement chrétien, fracture de l'ego ouvrant à l'universalité. En phase autant qu'il se peut avec «les événements que l'on sait», la guerre de 1939-1945. (50)

ENTRE LE DÉSAVEU ET LE DÉSIR DE SE LIVRER

Pour la seconde fois, je relis la confession de Jean, dans *Le Malfaiteur*. Un très long chapitre de 57 pages. Qui ne fut publié qu'en 1972, bien après qu'il fut rédigé. Quand on songe qu'il le fut en 1936-1937, on en mesure mieux l'audace et on comprend qu'il ait été écarté lors de la parution du livre en 1955.

Ce qu'on y retrouve pavait la voie à *Jeunesse*, autobiographie parue en 1974, dans sa soixante-quatorzième année. Si j'osais, je dirais avec plus de vérité et de naturel. Car la fiction dépasse la réalité, c'est bien connu. On sait mieux ce que pense l'auteur à cet âge de 36-37 ans, car il suit son siècle qu'il a parcouru presque de bout en bout. Avec un génie aussi délicat que celui d'un Blaise Pascal, dont il a retenu la langue classique. D'autres noms de grands écrivains reviennent à la mémoire en lisant cette confession, la seule dont l'auteur se sente capable, car comment tout dire à un prêtre :

J'envie quelquefois et bassement ceux qui peuvent se convertir, se jeter aux pieds d'un prêtre pour se débarrasser de tout ce qui les travaille et les fait souffrir. Pour moi, la chose est impossible. Se tenir quitte de tout ce qu'on a fait parce qu'on a tout avoué, non...
(51)

Celui qui se confesse, c'est lui le malfaiteur . Mme Pauque le dit à Hedwige:

Vous n'êtes pas une enfant, mais Jean est un malfaiteur, dit Mme Pauque d'une voix égale. (52)

Ce Jean, si dépourvu de charme qu'il se dise, attire à lui tous les protagonistes du roman comme un christ, comme l'amour. Sa confession grossie de tant

d'humanité, en provenance de celle de l'auteur, étoffe grandement le personnage. Elle nourrit l'étude de cas que nous en faisons. On a l'heure juste sur la place de la religion, sur l'importance de la beauté, sur l'estime de soi de l'auteur, sur le contenu de ses nuits en cavale ; on est le témoin du mordant de son penchant coupable et donc de l'authenticité de son désir de se comprendre ; on se prend à imaginer le bien qu'aurait fait cet aveu s'il avait pu être reçu autrement que comme une simple sortie du placard. Avec un tel aveu, pas d'oeuvre; l'oeuvre est de son propre aveu son aveu.

Car c'est justement une telle réduction que l'auteur a craint le plus. Aujourd'hui, on ne demande qu'à le savoir sans aller plus loin. Il semble trop tard pour qu'on en comprenne la signification. Le mal est fait. On en prend acte. Il n'y a plus qu'à se résigner. C'est devenu une complicité après le fait.

Malgré donc les allusions à d'autres auteurs, parmi lesquels on nommerait Jean-Jacques Rousseau, sans oublier les **Contre-Confessions** de Mme d'Épinay, et saint Augustin, auteurs de confessions célèbres, on est ici devant un homme qui se perd et non qui se sauve. Sans multiplier les citations dans ce texte, mettons celle-ci, car la confiance est de taille :

C'est le moment (où je vous écris) où la vie paraît la plus triste à ceux qui n'ont plus d'espoir; c'est l'heure du néant. Alors le malade à qui l'on a menti toute la journée entend la voix qui chuchote : «Tu ne guériras pas» et l'homme qui compte sur des amis pour le sauver de la ruine dit tout haut : «Tu es perdu». (53)

Cette heure du néant et de la perte de l'homme est celle de l'existentialisme athée. Ce qui démontre une certaine parenté de l'auteur avec Jean-Paul Sartre. Celle de frères ennemis. Mais bien avant, avec la tentation de la petite sainte de Lisieux durant ses derniers mois de vie. C'est Jean qui parle, mais l'auteur est dans tous ses personnages et Julien Green ne fait pas exception. Jean n'a pas devant lui la pensée de l'existence comme de l'air tiède, de l'écorce moussue, un vin qui se bouchonne. Il cherche pourquoi il dit un jour à sa mère qu'il trouve charmant M. Pâris, son tuteur, «beau comme une statue dans un jardin public», alors qu'elle lui répondit «de trouver charmant plutôt ses problèmes d'arithmétique et ses figures de géométrie» (54), enfin, d'où vient sa différence, sa tendance.

M. Pâris parlait de religion à la manière des mystiques et Jean lui trouvait bien «un faux air de cléricature». Son innocence était parfaite aux yeux du pupille. Ce dernier avait su qu'il avait quitté le grand séminaire avec le regret d'une vocation ratée. Devant les statues des musées, le tuteur vibrait bien comme Jean, et les Grecs, qu'on appelait des païens, étaient aussi religieux, enseignait-

il. Mais la religion d'aujourd'hui, moralisatrice pour ne pas dire castratrice, raisonne tout autrement. Ainsi Jean se découvrait sensible à la traîtresse ambivalence de la religion. Pas si secourable, finalement.

Jean raconte le moment où «se décida son sort». (55) Sans théoriser pour autant, ce qui ne rend pas le résumé facile. Mais les questions de son père, dans cette initiation à la sexualité en forme d'inquisition, sur la position de son corps au lit la nuit comme ses conversations au musée avec le tuteur, créent un vrai refoulement. Jean tente de s'extraire de cette ambiance bourgeoise de meubles lourds et de tentures sombres. Au collège, l'innocence de la religion et les amitiés particulières se voisineront comme les rails des voies ferrées.

Ce sentiment si fort et si pur, on m'eût bien étonné en me disant qu'il était coupable. Il eût fallu d'abord m'expliquer que j'étais amoureux et que s'éprendre d'une personne de son propre sexe constitue un de ces péchés innommables qui crient au ciel. (56)

Il apparaît que l'expérience traumatisante de Green enfant n'a pas eu immédiatement l'effet attendu de la mère, quand elle l'a menacé un couteau à la main, en le prenant en flagrant délit d'attouchement sur lui-même :

I'll cut it off! – Je vais te la couper ! (57)

Le refoulement est confirmé, dans cette scène fondatrice. Un Green, secret pour être aussi bavard, était né ce jour, séparé de soi, critique de lui-même, témoin de son milieu.

On se dit que là n'est pas seulement l'explication de l'inévitable sortie du placard. Il s'agit bien plus de saisir à la volée, sous la mouvance du moteur de recherche de l'homosexualité, l'origine de la création de l'œuvre d'art, picturale d'abord, ensuite littéraire, chez Jean comme chez Julien.

Jean se proposait d'écrire un livre. Il l'appellerait **Le Malfaiteur**. Roman dans le roman. Jean en Julien, Julien en Jean. Avec un esprit d'apostolat, il l'entreprenait. Mais nourri d'un esprit d'apostasie.

Un esprit d'apostolat m'animait, je voulais être vrai, je voulais porter témoignage et prendre la défense de ceux qui n'osent pas parler... A ce moment, Hedwige, j'entendis le plus distinctement du monde un voix murmurer : «Encore un qui flanchera tôt ou tard.» (58)

Ce roman sera l'objet d'un questionnement où la délibération aura le pas sur

l'aveu : qui le publiera, le lira, l'acceptera ? Plus d'une page de ces interrogations démontrent les hésitations d'un auteur de théâtre certes talentueux, mais qui s'évase dans les réparties sans fin. Que de souffrance ! (59)

La confession s'achèvera avec des points de suspension. Jean ne peut pas changer sa nature. Mais il se propose de renoncer à lui-même. Non pour des raisons religieuses, cependant. Mais Jean semble connaître un mystérieux ami, qui est tout le contraire d'un Brittomart, et les derniers mots de sa confession sont pour cet autre qu'il devine présent au plus intime de lui-même :

À quelle foi me fussé-je converti, moi qui ne trouvais plus dans aucune église le secours que je cherchais. Je n'ose écrire ici le nom de celui à qui j'aurais voulu parler, mais aux heures les plus sombres, quand tout semblait perdu, quand j'avais trop menti pour m'estimer encore... alors je le sentais près de moi, attiré sans doute par ma grande pauvreté, et je devinais confusément que lui seul ne me méprisait pas, parce qu'il m'aimait...il semblait lui suffire de me voir malheureux pour s'asseoir à mes côtés dans la solitude de ma chambre, ou sur un banc...(60)

ENTRE CROIRE POUR UN CATHOLIQUE ET CROIRE POUR UN PROTESTANT

Chaque homme dans sa nuit. Le livre sur le lutrin comme sur un métier. Lire est un métier, comme écrire, ou une spécialité de l'écriture. On est à l'écoute de soi à la faveur de l'écoute de l'autre. Mais comme si l'autre nous faisait une faveur de l'écouter et qu'on se faisait à soi cette même faveur de s'écouter. Le livre nous attire au-dedans de nous et nous fait vivre sur un autre plan que celui de la vie quotidienne.

Dans le cas de l'auteur Julien Green, il faut préciser que ses livres nous font vivre sur un autre plan la même vie quotidienne. C'est elle qu'il met en intrigue, puisqu'il n'y a pas d'histoire à proprement parler. La personne se temporalise, tandis que le temps lui s'abolit. Ce qui reste quand on est seul avec soi-même, voilà ce qu'il raconte. Nul mieux que lui ne peut nous apprendre à vivre avec nous-mêmes, après Albert Einstein. Étant entendu que chaque personne ne vit pas seulement dans le temps, mais dans son temps, elle est du temps qui marche, elle-même.

L'auteur agit ainsi au plus près de la liberté de chacun, dans le grand atelier de sa vie intérieure. L'écrit, par lequel l'auteur se médiatise, semble respecter, plus que tout, la personne. Cette dernière apparaît moins sous influence que par

l'exercice de la parole. Elle est seule avec les mots dépouillés du grain de la voix. Après s'être fait parole, Dieu s'est dit dans les Saintes Écritures, non seulement par respect, ou pour nous dégager du choc par rencontre de l'émotivité, mais pour mieux se faire entendre, lui, le maître de l'intériorité.

Ces pensées peuvent jaillir à la lecture de Green, parce qu'il rend compte d'un véritable cheminement religieux particulièrement dans ce roman. On sent qu'il connaît la religion, les religions protestante et catholique. Quand Wilfred, jeune homme fringant, qui se voudrait ailleurs que dans cette maison cossue du Sud, accompagne son vieux coureur, oncle Horace, sur son lit de mort, c'est très sensible.

Le mourant perd la foi au souvenir de ses frasques passées. Le jeune homme prononce à son chevet des prières distraites en pensant aux péchés passés sans doute commis dans ce même lit de mort.

- *«Prie encore. Dis les prières de l'Église», demande le vieil oncle.*

On peut intercéder les uns pour les autres, voilà ce que comprend le vieux libertin, et c'est là qu'on peut devenir un sacrement pour les autres :

- *Guéris-moi, souffla-t-il.*
- *Je ne peux pas vous guérir, fit doucement le jeune homme. Il faudrait être un saint et je ne suis pas un saint.*
- *Si ! dit l'oncle Horace avec une vivacité subite. En ce moment tu es comme un saint. Nous le sommes tous à une minute ou l'autre de notre vie. Il faut... (61)*

Il est intéressant de constater à quel point l'auteur de ces lignes est augustinien et catholique. Saint Augustin défend la pratique du baptême des petits enfants pour la même raison qu'on peut croire pour un autre :

L'Esprit qui régénère est commun et aux adultes qui le présentent et au petit enfant qui est offert et rené : c'est par cette société de l'esprit qui est un et le même que la volonté de ceux qui le présentent est utile au petit enfant offert. (62)

On peut croire, prier, intercéder pour un autre, parce qu'on est de la même société, dans un même esprit. Non seulement pour des raisons de convenance, cependant. Parce que tout ce qu'on est et devient, on l'est et le devient par les autres, comme de seconde main. Les autres nous ont mis dans la bouche la nourriture comme les mots.

Cette lieutenance de la parole forme une dimension essentielle de l'humanité, même dans l'ordre naturel : nous l'exerçons pour les autres comme d'autres l'ont autrefois exercé pour nous. Qu'on nous ait parlé avant que nous fussions en mesure de le faire, et pour qu'un jour nous fussions en mesure de le faire, n'est que l'autre face du fait qu'on ait, durant ce temps, parlé à notre place, non pour nous en priver, mais pour affirmer que nous avons une place, et une place unique, dans la parole... (63)

Jusqu'ici le point de vue catholique a prévalu, mais Mr Knight, parent de Wilfred, se charge d'imposer la foi protestante par un discours significatif, en prononçant des paroles extérieures à Wilfred, cette fois. Wilfred a beau affirmer de son côté que Horace n'est pas en enfer, Mr Knight doute qu'il ait conservé la foi qui seule sauve:

N'en soyez pas si sûr, mon garçon. Ce n'est pas parce qu'on couvre un mourant de prières latines qu'il est sauvé. Ce serait trop facile, entre nous. Et puis, on ne se moque pas de Dieu. La foi sauve, et c'est la vie qu'on a menée qui porte témoignage de la foi. Il l'avait perdue depuis longtemps, la sienne. (64)

Comment Mr Knight peut-il autrement que par la mesure extérieure de la pratique dire que son parent décédé avait perdu la foi ? Cette longue conversation entre Mr Knight et Wilfred est très intéressante. Tout dans ce roman est fouillé, depuis le début, quand Wilfred monte dans le train qui le conduira à la maison de l'oncle Horace. Comme la première fois qu'il est venu en Amérique, à 19 ans, Green lui-même s'était rendu au Lawn, la maison de 1850 des Green en Virginie.

Je relis la description que fait Green de la maison de son grand-père Charles Green, celui qui a demandé sa canne le jour de sa mort, parce qu'il s'en allait au ciel. Elle est dans la partie de l'autobiographie intitulée *Terre lointaine*, publiée six ans après le roman:

*Grande bâtisse faite de bois, aux lattes parallèles peintes en gris clair, coiffée d'un long toit de tuiles rouges en queue d'aronde, elle se cachait à moitié derrière de hauts sapins noirs dont les branches la frôlaient comme du bout des doigts. Quelques fenêtres en ogive rappelaient le goût victorien de mon grand-père pour le néo-gothique, et ça et là, dans les murs, se voyaient les trous qu'avaient faits les balles de fusil, car on s'était battu autour de la maison pendant la guerre...
La maison était comme une grande présence pleine de souvenirs*

Et je me rendais compte mieux encore qu'en Europe, que j'adorais le passé. Je me méfiais de l'avenir. Ici, un présent perpétuel m'enveloppait comme un petit univers clos de toutes parts et protégé des menaces de l'extérieur. (65)

Plus qu'un aparté serait nécessaire à l'importance des Saintes Écritures pour Green. Au point qu'alerté par la pauvreté des traductions, il a étudié la langue hébraïque pendant des années. Il savait peut-être déjà le grec, qui est la langue originale du Nouveau Testament. On peut y reconnaître une dimension de sa spiritualité, qui peut rejoindre celle de l'Église. Souvenons-nous du mot de Pie XI dans son encyclique contre le nazisme *Mit brennender Sorge* – *Avec une vive inquiétude* (1938): «Nous sommes spirituellement des sémites».

ENTRE LE SENSIBLE ET L'INTELLIGIBLE

Il y avait quelque chose de si gênant dans un échange de propos théologiques après les excès de cette nuit... (66)

On trouve inconvenantes, dans les *Mémoires* d'un Casanova libertin, des dissertations théologiques qui mettent le lecteur dans ses petits souliers, pour ce qui est de la convenance. Sous le même rapport que les monitions d'un prêtre ou d'un religieux, tout aussi sans excuses, n'était le seul fait de sa situation exceptionnelle.

Mais il faut l'admettre, le christianisme enseigne, et ce n'est pas la moindre de ses avancées, que tout homme est pécheur et que la parole de salut vient de la bouche des pécheurs.

La religion demeure un esprit, religion en esprit, dit Jésus à Nicodème (Jn 3), ou le redevient après Vatican II, et l'humain est tout aussi primitif. Ce n'est pas le *Deus sive Natura* - Dieu ou la nature, de Baruch Spinoza, mais Dieu et la nature. Ou encore le sensible et l'intelligible, l'homme et la femme. Dans un dialogue aussi instructif que constructif. Prenons le roman *L'autre*, Roger dialogue avec Karin en son absence, et Karin dialogue avec Roger absent lui aussi, du moins tel que le veut le mode du récit.

La conversion de Roger reste schématique dans son récit qui forme une partie du roman *L'autre*. Mais c'est le récit de Karin, dans la seconde partie, qui nous en livre le détail. On ne peut s'empêcher, il me semble, de penser que le gai a converti l'homme, ou que les choses se passent comme si l'âme féminine (*anima*) avait converti le corps (*animus*) toujours en quête de ses plaisirs. Comme si le féminin seul pouvait réussir à humaniser le fanatique. Pourvu qu'on ne le voile pas.

Là est le grand apport de l'écrivain d'avoir pu nous mettre des décennies à l'avance sur la voie de résoudre nos problèmes d'aujourd'hui. Dans la mesure où lui-même a tenté de comprendre son homosexualité au lieu de la renier, mais aussi de l'exprimer dans une œuvre au lieu de l'accepter tout simplement. Personne n'est dupe de l'identification de ses personnages féminins à son *anima* d'homosexuel. Mais il ne s'agit pas tant d'une duperie que d'une manière plus exacte de rendre compte de la réalité vécue.

Chacun est capable de dialoguer avec lui-même comme avec une autre personne. L'être est véritablement deux personnes, même trois, non cette âme spirituelle et ce corps matériel. Car l'union est moins mystique qu'hypostatique. Green se méfie de la mystique et de la religion, conséquemment, plus pensée et sublimée que personnelle. Karin s'insurge contre son amant convertisseur :

Nous voici en plein mysticisme, si je ne m'abuse. Mais tu auras beau faire, ta conscience te reprochera d'avoir abandonné quelqu'un que tu pouvais sauver. (67)

Un nouveau dialogue s'instaure chez Karin non avec soi-même et la religion de Roger, mais avec une personne :

Le Seigneur est une personne, dit la voix. Parlez-lui comme à une personne. (68)

Roger écoute Karin, Karin écoute la voix, et la voix lui dit d'écouter la personne du Seigneur. La première trinité de Roger, Karin et de l'instance religieuse, psycho-spirituelle, se transforme en une seconde qui ouvre l'accès à la plénitude d'être, Karin, Roger et l'amour personnifié et personnifiant du Seigneur symbolisé par la voix.

Les récits séparés pouvaient verser dans le pessimisme en démontrant la manière dont vont les choses en ce monde d'êtres opaques les uns aux autres, qui rend l'amour impossible. Au contraire, et mieux encore amener les lecteurs au lieu réel du dialogue entre ces êtres, où les écarts sont factices. Pour enfin situer l'unique salut du genre humain dans les relations véritables de tous avec chacun et avec le Dieu unique.

Autre manifestation de la césure entre le sensible et l'intelligible, *Épaves*, de Julien Green, roman publié en 1932, écrit quand il avait trente ans. C'est un effort pour creuser le sens de la vie sans but qui est la nôtre sur terre. Jusqu'à quel point l'humain se mène en bateau en se donnant des buts devrait inquiéter toute personne sensée. L'humain ne va nulle part, et ce ne sont pas les voyages

dans l'espace qu'on lui promet qui vont arranger les choses. Il n'est pas sur terre pour aller quelque part ailleurs. Mais pour se connaître et connaître Dieu, en quoi se découvre sa destinée véritable.

Ce roman nous change des autres où les personnages s'endorment à tout moment dans l'excès de bonheur ou de tragique, et qui se terminent par un buffet gargantuesque où ne manquent jamais les pique-assiettes. Maintenant, on ne dort plus et ne mange plus, tout à la cavale des nuits durant. Dans la réalité drue de la nuit, il s'agit de comprendre que rien ne se comprend plus. Il n'y a plus d'autre drame. Le néant est la trame. Tout est à la traîne. Après la mort de l'aristocratie et celle de la bourgeoisie, comment l'humain survit-il ?

J'ai voulu faire le portrait d'un bourgeois intelligent qui se demande s'il vaut la peine qu'on le sauve. En présence d'une révolution, se défendrait-il seulement ? (69)

Pour moi, c'est un bon point de départ de se demander ce qu'il reste quand il n'y a plus rien devant soi. Rien à espérer, car rien en arrière ni en avant. N'est-ce pas ainsi que le présent se laisse découvrir et par lui la nature même de notre vie présente ? Là pointe la plus grande lucidité qui dénonce la fuite en avant aussi bien qu'elle détruit l'alibi de l'histoire. On aura beau creuser dans la terre jusqu'au nife ou se projeter au-delà de cette réalité présente, il n'y a plus bientôt qu'elle et chacun de nous, comme entre nous, sans aucun témoin ni aucune présence étrangère.

En parlant, dans les belles années 1970, de la civilisation des loisirs, on mettait des mots sur une réalité par trop difficile à entrevoir, et qui signifiaient la peur de se trouver devant rien. Car les loisirs perpétuels, sans autre sens que celui de profiter, comme les champignons, font long feu, et la chose s'est produite en effet. Maintenant on se voit aller de crise en crise, ce qui n'est qu'une autre façon de se voiler la face.

Il est intéressant de voir ce que l'auteur a fait d'autre que d'écrire un roman sans drame, ni trame, ni histoire. D'autre encore que d'analyser ses personnages pour en livrer la psychologie, comme un Woody Allen. À l'instar des mots, les personnages chez ce dernier font montre de s'interposer entre l'humain et sa réalité, avec les risques pathologiques que cela comporte. Ce grand réalisateur new-yorkais produit des œuvres également sans but, mais qui, découpées dans les particularités de personnages singuliers, évacuent du même coup le face-à-face insolite avec le néant qui nous menace tous. Ce n'est pas la moindre des découvertes que cet existentialisme, érigé en système en notre temps, et qui se pose en questionnement universel, que certains parviennent à sentir «ad nauseam» ! Pensons ici autant à l'écrivain new-yorkais de la mélancolie qu'au

Jean-Paul Sartre de *La nausée*.

Il faut essayer de voir non les écrits de Julien Green tant que ce qui les a inspirés. Il appartient au début du 20^{ième} siècle, même s'il l'a parcouru de bout en bout. Il vient après Gustave Flaubert, mais avant les étoiles filantes du nouveau roman des Alain Robbe-Grillet et des Nathalie Sarraute. Tout juste entre le maniaque du mot juste et ceux qui se payent de mots. Du moins, si on veut bien caractériser ainsi son style aussi précis que naturel.

Son inspiration est proche de celle du Romain Rolland de *Jean Christophe*. Tout autant que de celle de Paul Bourget dans *Le disciple*. On pourrait penser encore à Léon Bloy, Nathaniel Hawthorne, Edgar Allan Poe. Le romantisme s'efface comme le réalisme, mais pour laisser place à des natures autrement violentes. Qui sont à leur manière des aventuriers et des Jules Verne, mais du spirituel et de l'invisible. Ils explorent la pensée d'une manière non intellectuelle, sans déchoir pour autant de la position des philosophes et des sages.

À n'en pas douter, Julien Green est un «violent» de la trempe de ceux qui emportent le royaume (Mt 11,12). Par la lutte contre lui-même et son homosexualité, sa conversion au catholicisme, son travail quotidien d'écrivain, sa vie de reclus, sa recherche du Dieu de son enfance. C'est à le voir lui, dans sa personnalité attachante mais lointaine, citadin du «Paris de tout le monde», expression de Robert de Saint-Jean (70), autant que citoyen américain, qu'on parvient à saisir ce qu'on appelle sa quête de sens. Une quête à la fois esthétique et religieuse, mais tout autant existentielle et philosophique. Comme si le païen et le croyant ne pouvaient pas mourir, mais vivre ensemble, au contraire. Et que toute la culture, tout l'art de vivre, consistait en leur réconciliation impossible, valable pourtant à la hauteur de l'effort. Son œuvre ne peut mieux dire que «la grâce ne détruit pas la nature».

Il est et fut pour moi, comme pour bien d'autres, une source, un peu à la manière d'un Martin Heidegger. Parce qu'il a réussi à nous livrer sa vision du monde dans ce qu'on a appelé son «*Green Paradise*» ; et son moi comme une nature détachée de la conscience, son «*Dasein* ou être-là» ; tout cela dans une manière d'être inchangée qui est la «*Weltanschauung* ou conception du monde» des mystiques pratiquant dans le retirement du monde, le même questionnement que tout le monde : *Pourquoi suis-je moi ? (Journal, 1996), Qui sommes-nous ? (Discours de réception à l'Académie française, 1972)*

Julien Green a la théologie de sa pratique de vie. Je m'explique. Une tranche de *Journal* porte le titre *Ce qui reste de jour*. Jour est au singulier pour signifier sa vie sur terre. Mais au pluriel, il lui restait 25 ans à vivre, et en bonne santé

physique et mentale. Lewis Carroll est un de ses ascendants littéraires ou il a quelque chose de lui quand il dit ceci :

*Il y a en moi quelqu'un que je ne connais pas.
Ferme les yeux et tu verras. (71)*

À cette date, il ne connaissait pas l'article de la psychanalyste Mélanie Klein, paru en 1968, sur son roman *Si j'étais vous*. Personne de son entourage ne le lui a donc signalé. En 1970, il reprend la fin de ce roman dans la ligne de cette étude sans, dit-il, en avoir pris connaissance. Ainsi les personnes que son héros Fabien tente de racoler dans les rues sont des fantômes.

On n'a pas de raison de ne pas le croire, surtout qu'il a tenté de traverser le miroir à son tour. Le miroir, durant le Moyen Âge, ne faisait que refléter la réalité, comme pour la plupart des gens encore aujourd'hui. Mais il reflétait non pas tant leurs visages que les idées de l'Au-delà : «Speculum perfectionis, speculum clericorum – miroir de la perfection, miroir des clercs». Enfin, il ne faisait toujours que refléter. Mais si regarder derrière le miroir était inutile, le traverser, y entrer, participait d'une perception inusitée et pouvait donner des sensations nouvelles. C'est la contribution de Lewis Carroll au milieu du 19^e siècle.

D'où ces belles lignes de Green encore à la même date :

Cet autre moi ne peut s'exprimer que si je me mets à ma table pour écrire un roman. Qui est-ce ? Est-ce aussi moi-même ? Est-il responsable ? Dois-je lui obéir ? Est-il différent de l'homme que je connais, qui écrit ces livres, que je vois dans la glace ?

Autre titre de Green où ces choses sont approfondies : *L'homme et son double*. Il y a l'homme que l'on rêve d'être et le réel de tous les jours. Une fois la différence faite, on est sauvé, car les mêler est le pire qui puisse arriver, et le pire arrive toujours.

Green imagine l'enfant que dit je pour la première fois devant un miroir :

À trois ans, il met son index sur une image de lui-même et il dit je. Voyez-vous ça ! À nous deux, mon garçon. J'imagine le dialogue du petit Julian de trois ans...«Oui, je suis toi. Pas un reflet, non, toi de l'autre côté du miroir...Il faudra te protéger. Laisse aux autres les honneurs et les modes. Sois toi-même». Je crois n'avoir pas fait autre chose, du moins je l'espère. (72)

Ces mots si inspirants nous invitent à un examen de nous-mêmes. Comme si on se disait : quand je me regarde dans le miroir, je vois, certes, une bonne personne, mais que je connais peu, et c'est la définition qui conviendrait le mieux au chrétien que je suis. Le ventriloque de cette marionnette, qui est-il ? En somme, je vois le chrétien plus que moi. Je vois le reflet de ce que les autres, la vie, Dieu, ont fait de moi, mais non pas ce que j'aurais pu faire de moi si j'avais été ma propre création. J'ai oublié trop tôt l'enfant que j'étais. On ne peut voir Dieu sans mourir, dit la Bible, eh bien je suis mort et pas mieux que mort, car je l'ai vu plus que je me suis vu moi dans le miroir. Dire que si je l'avais traversé, je me serais connu, comme je suis connu par Dieu lui-même.

CONCLUSION

Nous sommes des rebelles, lui disait sa mère, fille du Sud, n'oublie pas que tu es un petit rebelle. (73)

Rebelle contre l'autorité à la 3^e personne, le il des institutions, la politique, le monde comme il va. Contre l'autorité, en second lieu, à la deuxième personne, le tu du corps ou de l'âme-substance. Pour développer l'autorité à la première personne, le moi : le rebelle est le poète, le mystique, l'écrivain et le créateur de formes esthétiques qui ont fait sa renommée.

Le propre des mystiques consiste à rejoindre la vérité et l'unité par des moyens spirituels, comme la prière, la mise en récit, la méditation de la Parole, des témoignages des saints, Saint François, Le Père Surin s.j., la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, et des enseignements de l'Église. Il est possible de s'inspirer de leur langage universel, symbolique, même de le transposer dans nos mots, bref de l'aborder de façon rationnelle.

Il est aisé de discerner chez Green le spirituel, le mystique et le croyant, le chrétien en recherche. Mais aussi l'homme divisé qui chemine vers les autres et lui-même, l'homme de relations à travers les lectures des auteurs qui peuplent sa bibliothèque, ses origines familiales et ses découvertes culturelles. L'homme à la recherche de son âme et tout à la fois assoiffé de beau, avide de bonheur charnel, aimant passionnément la terre, *La terre est si belle*, titrait un volume de son Journal.

La fascination pour le double, nous l'avons mise au cœur de son œuvre et de sa vie. En elle, nous avons le fondement grammatologique de sa pensée et de son existence. Celle que Boèce (480-524), homme politique et théologien, a édifié autour de la notion de relation propre à maintenir ensemble la notion de distinction et d'unité en Dieu. Green est à la fois sur son quant à soi et le tout dévoué aux autres, l'être pour lui-même et l'être pour autrui, si nous voulons

l'introduire parmi les modernes et les contemporains. Car son œuvre, à l'instar de celle de beaucoup, se situe au cœur de la personne, la personne comme substance et comme relation. Cette idée de la personne, unique et relationnelle, absolue et intersubjective, nous ramène au cœur de la foi chrétienne en la Trinité. Et la Trinité est ce que le christianisme a de plus grand à opposer à l'athéisme contemporain.

C'est ici que le rayonnement de l'auteur Julien Green trouve peut-être sa meilleure explication. Il ne se contente pas de ses divisions, il s'en sert pour aller vers les autres, et partager ainsi un sort commun. Il ne se satisfait pas non plus de ce qu'il est, car il se demande ce qui est vrai en lui, et il rejoint sur ce point la pensée d'un courant majeur de son temps, la pensée existentielle.

Les romans de Green, si rébarbatifs à beaucoup qui les jugent athés et déprimants, sont ceux d'une âme moisie. Ils constituent la partie nocturne de son âme qui en fait un auteur bien de notre temps. La moisissure étant la mélancolie, le mal du siècle romantique qui a imprégné les poésies de Charles Baudelaire, en particulier **Spleen**:

*Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;*

Et que l'on retrouve dans **La Nausée** de Jean-Paul Sartre pour exprimer le mal de vivre existentialiste. Chez Green, il y a le spleen de Paris que rend **Épaves** et le spleen de la vie de province si patent dans **Adrienne Mesurat**.

Green influe sur nous tout autant par la partie diurne de son œuvre. Dans un volume de la petite collection de Fides, **L'expérience de Dieu, Julien Green**, le présentateur Richard Foisy débute par ces mots :

« Qu'y a-t-il de vrai en moi ? », s'interroge Julien Green dans son journal à la date du 10 juillet 1932. Sans aucun doute, l'amour ». Cette question de l'amour, tant sur le plan humain que sur le plan divin, a toujours été au cœur des préoccupations de Julien Green. Elle plonge ses racines dans la petite enfance mystique de l'auteur et s'épanouit dans son grand âge en vaste ensemble de réflexions sur l'amour platonique. (74)

Les divisions dont souffrait l'auteur de **Moïra** entre la chair et l'esprit, de **L'Autre** entre l'humain et Dieu, nourrissaient toute une écriture dont il était difficile de séparer ce qui est de la foi et de la raison, de soi et de l'autre. Il

découvre ou fait sentir la nécessité paradoxale de l'autre pour arriver à l'unité de sa personne, et une autre nécessité, non moins impérative, de cheminer soi-même vers l'unité, la construction de sa personne.

Green affectionnait le ciel étoilé comme Emmanuel Kant. «Le ciel étoilé au-dessus de ma tête et la loi morale dans mon cœur», cela résume assez bien l'esprit greenien. Green répond aux deux dernières des quatre questions kantienne : Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Qu'est-ce que l'homme ? La question anthropologique : qu'est-ce que l'homme ? La question religieuse : que m'est-il permis d'espérer ? Les réponses qu'il nous donne réveillent des énergies et invitent à l'aventure spirituelle, à l'adhésion croyante. Il porte sa foi, sa croix, comme un tourment, le tourment de Dieu, écrit Suzanne Toulet :

Chair, temps, mort...Les trois éléments de désintégration se sont métamorphosés en source d'inspiration et ont servi à l'immense tâche d'unification de l'auteur. Il s'est avéré plus d'une fois que la véritable cause du tourment de Julien Green était sa foi. (75)

La lecture de Green réveille le goût des autres. Il n'avait pas de télévision chez lui, il lisait les journaux, rencontrait des amis, voyageait, écoutait de la musique. L'humain l'intéresse et non la technologie, et son œuvre est libératrice, sur ce plan, en nos temps où tout passe par le moulin du numérique, cette arithmétique utile qui est néanmoins le manger mou du monde moderne.

NOTES

- (1) R. de Saint-Jean, Luc Estang, **Julien Green**, Seuil, Microcosme no 76, 1990, p. 37.
- (2) Julien Green, **Le grand large du soir**, journal 1997-1998, Flammarion, 2006, p. 275-295)
- (3) Julien Green, *Partir avant le jour*, p. 242
- (4) Ibid.
- (5) Blaise Pascal, **Pensées**, no 185.
- (6) Julien Green, *Journal*, 9 mars 1996.
- (7) Julien Green, *Mon premier livre en anglais*, in *Le langage et son double*, Seuil Points 190, 1987, p. 207.
- (8) F.D.E. Schleiermacher, *Herméneutique*, trad. C. Berner, Paris, Cerf-PUL, 1987, p. 3.
- (9) Julien Green, *Mon premier livre en anglais*, id., p. 209.
- (10) Ibid., p. 239.
- (11) Julien Green, *La traduction et le «champ des Écritures»*, in *Le langage et son double*, id., p. 183.
- (12) Ibid., p. 185.
- (13) Ibid., p. 189.
- (14) Julien Green, *Journal sans date*, in *Oeuvres*, La Pléiade, Gallimard, tome IV, 1975, p. 466-469.
- (15) Julien Green, *Journal*, 14 juin 1934.
- (16) Julien Green, *La traduction et le «champ des Écritures»*, in *Le langage et son double*, id., p. 191.
- (17) Saint Jérôme, **Lettre CII, à saint Augustin**, in Jean Steinmann, **Saint Jérôme**, Cerf, 1985, p. 276.
- (18) Julien Green, *La traduction et le «champ des Écritures»*, in *Le langage et son double*, id., p. 181.
- (19) Actes du colloque de La Roche-sur-Yon, **Julien Green. Littérature et spiritualité**, 19-20 mars 2004, L'Harmattan, 2008, p. 7.
- (20) Ibid.
- (21) Id., p. 131.
- (22) Julien Green, **Varouna**, in *Oeuvres*, La Pléiade, tome 2, p. 810.
- (23) Julien Green, **Léviathan**, in *Oeuvres*, id., tome 1, p. 801.
- (24) Julien Green, **Le visionnaire**, in *Œuvres*, id., tome 2, p. 372.
- (25) Julien Green, **Minuit**, in *Œuvres*, id., tome 2, p. 523.
- (26) Victor Hugo, **La Légende des siècles**, poème **La conscience**.
- (27) Julien Green, **Minuit**, id., p. 572.
- (28) Julien Green, *Journal*, 25 juin 1932.
- (29) Cf. Notice du *Visionnaire*, in *Oeuvres*, id., tome 2, p. 1398.

- (30) Melanie Klein, *Envie et gratitude et autres essais*, avec la collaboration de Soula Aghion et de Marguerite Derrida, trad. de l'anglais par Victor Smirnoff, collection Connaissance de l'Inconscient, Gallimard, 1968, p. 68.
- (31) R. de S.-Jean, **Microcosme**, p. 69 ; Nicolas Fayet, id., p. 232.
- (32) Julien Green, **Journal**, 30 mai 1970.
- (33) Julien Green et Éric Jourdan, in Julien Green, **Oeuvres**, id., tome II, p. 1035.
- (34) Julien Green, id., p. 1032.
- (35) Clément Rosset, **Loin de moi. Étude sur l'identité**, éd. De Minuit, 1999, p. 91.
- (36) Julien Green, **Journal**, 28 août 1975.
- (37) Julien Green, *Partir avant le jour*, id., p. 20.
- (38) Julien Green, **Journal**, 28 septembre 1968.
- (39) Julien Green, **Journal**, 4 mars 1966.
- (40) Julien Green, **Léviathan**, in **Oeuvres**, id., p. 619.
- (41) Julien Green, *Le Malfaiteur*, Notice, in **Oeuvres**, id., tome 3, p. 1600.
- (42) Julien Green, **Journal**, 24 janvier 1944.
- (43) Julien Green, *Le Malfaiteur*, in **Oeuvres**, id., p. 200.
- (44) Julien Green, *Souvenir des jours heureux*, in *Le langage et son double*, id., p. 97.
- (45) Ibid., p. 99.
- (46) Julien Green, **Journal**, 28 février 1941.
- (47) Julien Green, *Varouna*, in **Œuvres**, id., tome 2, p. 820.
- (48) Ibid., p. 819-820.
- (49) Julien Green, **Journal**, 21 juillet 1940.
- (50) Ibid.
- (51) Julien Green, **Journal**, 16 février 1935.
- (52) Julien Green, *Le Malfaiteur*, in **Œuvres**, id., tome 3, p. 356.
- (53) Ibid., p. 279.
- (54) Ibid., p. 283.
- (55) Ibid., p. 288.
- (56) Ibid., p. 293.
- (57) Julien Green, *Partir avant le jour*, in **Oeuvres**, id., tome 5, 1977, p. 656-657; Nicolas Fayet, *Julien Green. J'ai aimé*, Bartillat, 2003, p. 31.
- (58) Julien Green, *Le Malfaiteur*, in **Œuvres**, id., tome 3, p. 314.
- (59) Ibid., p. 312-314.
- (60) Ibid., p. 336.
- (61) Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit*, in **Œuvres**, id., tome 3, p. 465.
- (62) Saint Augustin, *Lettre 98, 2*, in Jean-Louis Chrétien, *Saint Augustin et les actes de la parole*, Puf, 2002, p. 245.

- (63) Ibid.
- (64) Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit*, id., p. 484.
- (65) Julien Green, *Terre lointaine*, in *Œuvres*, tome 5, id., p. 1067.
- (66) Julien Green, *L'autre*, in *Oeuvres*, id., tome 3, p. 902.
- (67) Id., p. 905.
- (68) Id., p. 922.
- (69) Julien Green, *Épaves*, in *Œuvres*, id., tome 2, p. 1306; *Journal*, 5 janvier 1931.
- (70) Julien Green, *Épaves*, in *Œuvres*, id., tome 2, p. 1309.
- (71) Julien Green, *Journal*, 30 mai 1970.
- (72) Julien Green, *En avant par-dessus les tombes*, *Journal* 1996-1997, 11 mars 1997, Fayard, 2001, p. 158.
- (73) R. de Saint-Jean et Luc Estang, id., p. 165.
- (74) Richard, Foisy, *L'expérience de Dieu. Julien Green*, Fides, 2000, p. 7.
- (75) Suzanne Toulet, *Le tourment de Dieu dans l'oeuvre autobiographique de Julien Green*, éd. Naaman, Sherbrooke, 1982, p. 78.

EXCURSUS

LA DISPERSION DE JULIEN GREEN

Un fonds littéraire remarquablement complet, ou quasiment, fort d'une cinquantaine de manuscrits originaux de livres, échappe au pays, la France, où il a été en majeure partie conçu, écrit, publié pour l'essentiel.

Par Pierre Assouline

Avis aux biographes, historiens et généticiens de la littérature : vous pouvez faire votre deuil de Julien Green (1900-1998). Du moins si vous êtes français et que vous nourrissiez l'espoir légitime de voir les archives du plus parisien des grands écrivains américains vivre à jamais de leur belle mort une fois rassemblées en France et nulle part ailleurs. Au lieu de quoi elles seront dispersées entre des fondations et des bibliothèques, probablement outre-Atlantique. Ainsi en ont décidé l'intéressé et son ayant droit. Le sacrifice rituel se déroulera le 27 novembre par les soins de Pierre Bergé & Associés, à Genève. Là où l'État français sera impuissant à faire jouer sa faculté de préemption et ne pourra faire obstacle à la sortie d'un patrimoine national hors du territoire.

C'est d'autant plus râlant que Julien Green était un cadeau pour un chercheur ; il conservait tout depuis les débuts de sa longue carrière : manuscrits, lettres, cartes, souvenirs, photographies, scénarios, documents d'état civil... Or, cela se sait peu, mais, pendant des années, après la publication de chacun de ses livres, muni de sa valise Vuitton à son chiffre (estimée 1 200 euros), il passait discrètement la frontière suisse afin d'y déposer ses précieux papiers. Non dans le coffre d'une banque mais chez des amis. *"Il avait été traumatisé par le pillage de son appartement parisien après qu'il eut quitté la France en 1940. Aussi Genève, si neutre et si sûre, lui apparaissait comme la ville idéale pour les mettre à l'abri"*, explique l'expert de la vente, Renato Saggiori, un Italien qui y est lui-même installé depuis longtemps.

C'est ainsi qu'un fonds littéraire remarquablement complet, ou quasiment, fort d'une cinquantaine de manuscrits originaux de livres, échappe au pays où il a été en majeure partie conçu, écrit, publié pour l'essentiel. Regrets éternels pour

l'étude au microscope des ratures et repentirs du grand catholique miné par le péché, quand bien même l'auteur était toujours demeuré citoyen américain... tout en ayant succédé à François Mauriac dans son fauteuil de l'Académie française (épée estimée à 60 000-80 000 euros).

Son fils adoptif, Jean-Eric Green, dit Eric Jourdan en littérature, héritier tant du droit moral que patrimonial, s'en explique dans la préface au catalogue : "*J'ai compris qu'il ne fallait pas laisser une œuvre sous un sarcophage, si précieux fût-il, car il faut qu'elle reste vive. Je n'oubliais pas non plus qu'il refusait les endroits officiels et considérait que beaucoup d'universités sont des temples à la merci des mandibules d'insectes chercheurs déjà desséchés.*" Les invertébrés de la Sorbonne et du CNRS apprécieront. Et comme pour rajouter une couche d'insecticide, le délicat vendeur assure qu'il s'agit surtout d'assurer une renaissance à ces manuscrits en les plaçant sous d'autres yeux. Ce qui est une manière somme toute assez littéraire de dire que l'on veut réaliser son capital. Chacun aura compris, et il est inutile, comme il le fait, d'en appeler à l'exemplarité des moines de l'abbaye bénédictine de Saint-Gall (en Suisse, décidément !) sauvant les plus précieux manuscrits de l'Occident des mains barbares !

Jeunesse sous scellés

La vente devrait atteindre un pic sur l'échelle de Richter du suspense avec les manuscrits des chefs-d'œuvre de Julien Green *Léviathan* (160 000/180 000 euros), *Moïra* et *Mont-Cinère* (120 000/160 000 euros chacun). Encore que l'estimation peut connaître des surprises, vers le haut comme vers le bas, puisque le marché des papiers personnels de cet écrivain est inexistant. Les amateurs frappés par la crise pourront toujours se consoler avec des lots plus modestes parmi les 232 numéros de ce beau catalogue. Mais aucun connaisseur de cette salle d'enchères ne pourra lever la main assez haut et assez longtemps pour emporter le manuscrit de *Jeunes années*, texte moins spectaculaire et pourtant décisif ; c'est là, dans ces pages de son autobiographie, que Julien Green a reconnu tardivement pour la première fois le secret qui hantait toute son œuvre : la découverte de l'amour et son saisissement face à la beauté d'un garçon prénommé Mark lorsqu'ils étaient étudiants à l'université de Virginie... Nul acheteur ne l'emportera car le manuscrit n'y sera pas. Pas davantage de trace des volumes du grand *Journal* de Julien Green couvrant ses années de jeunesse. Cela représente pourtant quelque quatre-vingts carnets et cahiers. Il est vrai que, pour leur publication dans "La Pléiade", il s'était autocensuré. Trop de gens cités encore vivants. Selon son vœu, il ne sera pas accessible avant

2048. En attendant : scellés. Non dans les archives privées du Dr Kinsey, auteur du fameux rapport sur la sexualité des humains, comme celui-ci lui en avait fait la proposition dans les années 1950, mais quelque part en Suisse, beau pays qui aime décidément la littérature.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/11/10/la-dispersion-julien-green_1601744_3260.html#65vgBSPT43cuukgH.99

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire

ROMANS
NOUVELLES ET CONTES
THÉÂTRE
ADAPTATIONS
POÈME EN PROSE
ŒUVRES AUTOBIOGRAPHIQUES
JOURNAL
ÉDITIONS ILLUSTRÉES DU JOURNAL
TRADUCTIONS ANGLAISES DU (...)
AUTRES ŒUVRES
TRADUCTIONS
ŒUVRES COMPLÈTES
ARTICLES

ROMANS

- *Mont-Cinère* (Paris, Plon, 1926), traduction anglaise : Avarice House, tr. M.A. Best (London, Quartet Books, 1991) .
- Adrienne Mesurat (Paris, Plon, 1927) , traduction anglaise : Adrienne Mesurat, tr. H.L. Stuart (New York, Holmes and Meier, 1991).
- *Léviathan* (Paris, Plon, 1929), traduction anglaise : *The Dark Journey*, tr. V. Holland (London, Quartet Books, 1993).
- *L'Autre Sommeil* (Paris, Gallimard, 1931).
- *Épaves* (Paris, Plon, 1932), traduction anglaise : *The Strange River*, tr. V. Holland (London, Heinemann, 1933).
- *Le Visionnaire* (Paris, Plon, 1934), traduction anglaise : *The Dreamer*, tr. V. Holland (New York, Harper, 1934, London, Heinemann, 1934).
- *Minuit* (Paris, Plon, 1936), traduction anglaise : *Midnight*, tr. V. Holland (London, Quartet Books, 1990).
- *Varouna* (Paris, Plon, 1940), traduction anglaise : *Then Shall the Dust Return*, tr. J. Whitall (New York, Harper, 1941, London, Macmillan, 1941).
- *Si j'étais vous* (Paris, Plon, 1947), traduction anglaise : *If I Were You*, tr. J.H.F. Mc Ewen (London, Eyre and Spottiswoode, 1950).

- Moïra (Paris, Plon, 1950), traduction anglaise : Moïra, tr. D. Folliot (London, Heinemann, 1951, London, Quarter Books, 1988).
- Le Malfaiteur (Paris, Plon, 1955), traduction anglaise : The Transgressor, tr. Anne Green (London, Heinemann, 1958).
- Chaque homme dans sa nuit (Paris, Plon, 1960), traduction anglaise : Each Man in His Darkness, tr. Anne Green (London, Heinemann, 1961, London, Quartet Books, 1991).
- L'Autre (Paris, Plon, 1971), traduction anglaise : The Other One, tr. B.J. Wall (New York, Harcourt Brace, 1973, London, Collins and Harvill Press, 1973).
- Le Mauvais Lieu (Paris, Plon, 1977).
- Les Pays Lointains (Paris, Éd. du Seuil, 1987), traduction anglaise : The Distant Lands, tr. B. Beaumont (London, New York, Marion Boyars, 1993).
- Les Etoiles du Sud (Paris, Éd. du Seuil, 1989), traduction anglaise : The Stars of the South, tr. R. Buss (London, New York, Marion Boyars, 1996).
- Dixie (Paris, Fayard, 1995).

NOUVELLES ET CONTES

- The Apprentice Psychiatrist, in University of Virginia Magazine, 63, Mai 1920, pp. 334-46, traduction française : L'Apprenti psychiatre, tr. Éric Jourdan (Paris, Le Livre de poche, 1977). Préface de Julien Green.
- Le Voyageur sur la terre (Paris, Gallimard, 1927), traduction anglaise : The Pilgrim on the Earth, tr. C. Bruerton (New York, Harper, 1929, New York, Blackamore Press, 1929, London, Heinemann, 1930).
- Les Clefs de la mort (Paris, Éditions de la Pléiade, J. Schiffrin, 1928). Christine, suivi de Léviathan (Paris, Éditions des Cahiers libres, 1928), traduction anglaise : Christine and Other Stories, tr. C. Bruerton (New York, Harper, 1930, London, Heinemann, 1931). Ce volume inclut une traduction de Les Clefs de la mort.
- La Nuit des fantômes (conte pour enfants) (Paris, Plon, 1976).
- Histoires de vertige (Paris, Éd. du Seuil, 1984).
- Ralph et la quatrième dimension (Paris, Flammarion, 1991).

THÉÂTRE

- Sud (Paris, Plon, 1953), traduction anglaise : South, Julian Green (London, Elek Books, 1955, New York, London, Marion Boyars, 1991) .
- L'Ennemi (Paris, Plon, 1954), traduction anglaise : The Enemy, tr. B. Spraight (London, BBC Publications, 1957).
- L'Ombre (Paris, Plon, 1956).
- L'Automate (Paris, Éd. du Seuil, 1985). Demain n'existe pas (Paris, Éd. du Seuil, 1985).
- L'Étudiant roux, adaptation de Moïra par Julien Green, 1991. La pièce n'a jamais été représentée. Elle a été publiée dans les Œuvres Complètes, Bibliothèque de La Pléiade, VIII (Paris, Gallimard, 1998).
- Secrets de famille, qui devait primitivement s'appeler « Le Grand Soir », pièce publiée pour la première fois dans les Œuvres Complètes, Bibliothèque de La Pléiade, VIII (Paris, Gallimard, 1998).
- Dialogues de Léviathan, pour le film de Léonard Keigel, 1962. Publiés dans les Œuvres Complètes, Bibliothèque de La Pléiade, VIII (Paris, Gallimard, 1998).

ADAPTATIONS

- Iñigo (Scènes de la vie de St Ignace de Loyola). Écrit en 1947. Publié dans les Œuvres Complètes, Bibliothèque de La Pléiade, II (Paris, Gallimard, 1973).
- Je est un autre. Scénario pour la radio avec Éric Jourdan. Reprise d'un premier projet d'adaptation impubliable de Si j'étais vous. Publié dans La Parisienne, octobre et novembre 1954. Signé par Julien Green et Didier Mesnil (pseudonyme d'Éric Jourdan).
- La Dame de pique, adaptation de la nouvelle de Pouchkine par Julien Green et Éric Jourdan. Écrit en 1963. Publié dans les Œuvres Complètes, Bibliothèque de La Pléiade, III (Paris, Gallimard, 1973).
- La Mort d'Ivan Ilitch (d'après Tolstoï). Adaptation par Julien Green et Éric Jourdan. Écrit en 1965. Publié dans les Œuvres Complètes, Bibliothèque de La Pléiade, III (Paris, Gallimard, 1973).

POÈME EN PROSE

- Dionysos ou la chasse aventureuse (Paris, Éditions L'Atelier contemporain, 1994).

ŒUVRES AUTOBIOGRAPHIQUES

- Memories of Happy Days (New York, Harper, 1942, London, Dent, 1944).
- Quand nous habitons tous ensemble, in Œuvres Nouvelles, n° 2 (New York, Éditions de la Maison Française, 1944).
- Partir avant le jour (Paris, Grasset, 1963), traduction anglaise : To Leave Before Dawn, tr. Anne et Julien Green (New York, Harcourt, Brace and World, 1967), The Green Paradise, tr. Anne et Julien Green (New York, London, Marion Boyars, 1994).
- Mille chemins ouverts (Paris, Grasset, 1964), traduction anglaise : War at Sixteen, tr. E. Cameron (New York, London, Marion Boyars, 1993)
- Terre Lointaine (Paris, Grasset, 1966), traduction anglaise : Love in America, tr. E. Cameron (New York, London, Marion Boyars, 1994). Jeunesse (Paris, Plon, 1974), traduction anglaise : Restless Youth, tr. E. Cameron (New York, London, Marion Boyars, 1996).
- Memories of Evil Days (Charlottesville, University Press of Virginia, 1976).
- Ce qu'il faut d'amour à l'homme (Paris, Plon, 1978).
- La Fin d'un monde (Paris, Éd. du Seuil, 1992).
- Jeunes Années 1 & 2 (Paris, Éd. du Seuil, 1984).
- Fin de Jeunesse, in Œuvres Complètes, Bibliothèque de La Pléiade, VI, 1990.

JOURNAL

Les six premiers volumes du Journal ont été publiés comme Journal I, Journal II etc. Les titres furent ajoutés dans des éditions ultérieures. Pour ces volumes, les titres figurent donc dans la Bibliographie entre crochets. Les volumes suivants furent publiés sans numéro et avec le seul titre, e.g. Le Bel Aujourd'hui, Journal, 1955-8. Pour ces volumes, c'est le numéro qui figure donc entre crochets. Actuellement les Œuvres Complètes (Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade) regroupent le Journal dans le tome IV pour les années 1926-1955, dans le tome V pour les années 1955-1972, dans le tome VI

pour les années 1972-1981. Les volumes les plus récents ne sont accessibles que dans l'édition Fayard.

- Journal I, 1928-34 [Les Années faciles] (Paris, Plon, 1938). Une nouvelle édition de ce volume a été publiée chez Plon en 1970 et contient le journal de 1926.
- Journal II, 1935-39 [Derniers beaux jours] (Paris, Plon, 1939).
- Journal III, 1940-2 [Devant la porte sombre] (Paris, Plon, 1946).
- Journal IV, 1943-5 [L'Oeil de l'ouragan] (Paris, Plon, 1949)
- Journal V, 1946-50 [Le Revenant] (Paris, Plon, 1951).
- Journal VI, 1950-4 [Le Miroir intérieur] (Paris, Plon, 1955).
- Le Bel Aujourd'hui, Journal [VII], 1955-8 (Paris, Plon, 1958).
- Vers l'invisible, Journal [VIII], 1958-66 (Paris, Plon, 1967).
- Ce qui reste de jour, Journal [IX], 1966-72 (Paris, Plon, 1972).
- La Bouteille à la mer, Journal [X], 1972-6 (Paris, Plon, 1976).
- La terre est si belle, Journal [XI], 1976-8 (Paris, Ed. du Seuil, 1982).
- La Lumière du monde, Journal [XII], 1978-81 (Paris, Ed. du Seuil, 1983).
- L'Arc-en-ciel, Journal [XIII], 1981-4 (Paris, Éd. du Seuil, 1984).
- L'Expatrié, Journal [XIV], 1984-90 (Paris, Éd. du Seuil, 1990).
- L'Avenir n'est à personne, Journal [XV], 1990-2 (Paris, Fayard, 1993).
- On est si sérieux quand on a dix-neuf ans... Journal 1919-1924 (Paris, Fayard, 1993).
- Pourquoi suis-je moi ?, Journal [XVI], 1993-6 (Paris, Fayard, 1996).
- En avant par-dessus les tombes, Journal [XVII], 1996-7, posthume (Paris, Fayard, 2001).
- Le Grand Large du soir, Journal [XVIII], 1997-8, posthume (Paris, Flammarion, 2006).

ÉDITIONS ILLUSTRÉES DU JOURNAL

- Dans la Gueule du temps, Journal illustré, 1972-6 (Paris, Plon, 1978).
- Villes, 1920-84 (Paris, Éd. du Seuil, 1985).
- Journal du voyageur (Paris, Éd. du Seuil, 1990). Ces volumes sont illustrés

par des photographies prises par l'auteur.

TRADUCTIONS ANGLAISES DU JOURNAL

- Julian Green, *Personal Record, 1928-39*, tr. J. Godefroi (New York, Harper, 1939, London, Hamish Hamilton, 1940).
- Julian Green, *Diary, 1928-57*, tr. Anne Green (New York, Harcourt, Brace and World, 1964, London, Collins and Harvill Press, 1964).

AUTRES ŒUVRES

- Pamphlet contre les catholiques de France (Paris, *Revue des Pamphlétaires*, 15 octobre 1924, sous un pseudonyme, Théophile Delaporte). Repris en 1963 (Plon) sous le nom de Julien Green avec une préface de Jacques Maritain.
- Suite anglaise (Paris, *Les Cahiers de Paris*, 1927).
- Un Puritain homme de lettres : Nathaniel Hawthorne (Paris, Éd. des Cahiers Libres, 1928). Préface à J.J. Surin, *Correspondance* (Paris, Desclée de Brouwer, 1966).
- Qui sommes-nous ? Discours de réception à l'Académie française (Paris, Plon, 1972).
- Liberté (Paris, Julliard, 1974). Repris sous le titre *Liberté chérie* (Paris, Éd. du Seuil, 1989).
- Une grande amitié (correspondance avec Jacques Maritain) (Paris, Plon, 1979). Repris et augmenté de vingt et une lettres et d'une préface de Julien Green, *Jacques Maritain Vivant* (Paris, Gallimard, 1982). Traduction anglaise : *The Story of Two Souls*, tr. Henry / Jourdan (Fordham U.P., 1988).
- Frère François (Paris, Éd. du Seuil, 1983). Traduction anglaise : *God's Fool : The Life and Times of Francis of Assisi*, tr. P. Heinnegg (London, Harper Collins, 1993). Paris (Paris, Éditions Champ Vallon, 1983). Traduction anglaise : *Paris*, tr. J.A. Underwood (New York, London, Marion Boyars, 1993).
- Le Langage et son double, *The Language and its Shadow* (bilingual texts) (Paris, Éd. du Seuil, 1987).
- L'Homme et son ombre (bilingual texts) (Paris, Éd. du Seuil, 1991).
- *The Apprentice Writer* (New York, London, Marion Boyars, 1993).

TRADUCTIONS

En anglais :

- Œuvres de Charles Peguy : Julian and Anne Green, Basic Verities (New York, Pantheon Books, 1943). Men and Saints (New York, Pantheon Books, 1943).
- Julian Green, God Speaks (New York/ Pantheon Books, 1943).
- Julian Green, The Mystery of the Charity of Joan of Arc (New York, Pantheon Books, 1950).

En français :

- Merveilles et démons (Paris, Ed. du Seuil, 1991). Traduction de nouvelles de Lord Dunsany.

ŒUVRES COMPLÈTES

- Julien Green, Œuvres Complètes, Bibliothèque de La Pléiade (Paris, Gallimard). Huit volumes ont été publiés à ce jour : I, 1972, II, 1973, III, 1973, IV, 1975, V, 1977, VI, 1990, VII, 1994, VIII, 1998.

ARTICLES

Julien Green a publié de nombreux articles dont certains ont été regroupés dans des publications en volume, comme *Le Langage et son double*, *L'Homme et son ombre* et *Paris*. Ses articles sur William Blake, Charles Lamb, Samuel Johnson et Charlotte Brontë ont été publiés dans *Suite anglaise* (voir section « Autres œuvres » de cette Bibliographie). La liste suivante se limite à des articles que Green a écrits sur d'autres écrivains.

- « La Seconde Mort de Lord B. Pataryron » (signé : David Irland). *Vita*, avril 1924.
- « Ulysses, par James Joyce », *Philosophies*, 15 mai 1924.
- « Dedalus, par James Joyce », *La Nouvelle Revue Française*, août 1924.
- « Nouveaux voyages en Erewhon, de Samuel Butler », *Philosophies*, septembre 1924.
- « André Gide », *Le Figaro Littéraire*, 24 février 1951.
- « Rencontres avec André Gide », *La Nouvelle Revue Française*, juin 1951.

- « Albert Béguin », Esprit, décembre 1958.
- « Je ne suis pas de ceux qui disent Marcel... » (écrit à l'occasion de la réception du prix Marcel Proust, 1974), Revue des Deux Mondes, novembre 1974.

17 février 2009, par Michèle Raclot

Rechercher :

Dans la même rubrique

- Julien Green à la BNF
- La vie de Julien Green
Repères chronologiques

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	5
PREMIÈRE PARTIE.....	7
L'HOMME, L'ÉCRIVAIN ET LE MYSTIQUE.....	7
Biographie.....	7
L'âme greenienne.....	9
La personne de Green.....	10
Le converti Julien (François) Green.....	11
L'écrivain du double.....	12
Le mystique.....	14
L'OEUVRE.....	18
Ses romans.....	18
Condition humaine greenienne dans les romans.....	20
Son journal.....	24
DEUXIÈME PARTIE.....	25
EXPÉRIENCE DU DOUBLE CHEZ JULIEN GREEN ET D'APRÈS L'ANALYSTE MÉLANIE KLEIN.....	25
ENTRE LE PASSÉ ET LE FUTUR.....	28
ENTRE LE SEXUÉ ET LE NON SEXUÉ.....	29
ENTRE LA PROSE ET LA POÉSIE.....	31
ENTRE LE CORPS ET L'ÂME.....	32
ENTRE LE DÉSAVEU ET LE DÉSIR DE SE LIVRER.....	34
ENTRE CROIRE POUR UN CATHOLIQUE ET CROIRE POUR UN PROTESTANT.....	37
ENTRE LE SENSIBLE ET L'INTELLIGIBLE.....	40
CONCLUSION.....	47
NOTES.....	51
EXCURSUS.....	54
BIBLIOGRAPHIE.....	57
TABLE DES MATIÈRES.....	65

